

1881.8

ΓΑΛΛΙΚΗ ΧΡΗΣΤΟΜΑΘΕΙΑ

ΠΡΟΣ ΧΡΗΣΙΝ

ΤΩΝ ΜΑΘΗΤΩΝ ΤΗΣ Α΄ ΚΑΙ Β΄ ΤΑΞΕΩΣ
ΤΩΝ ΓΥΜΝΑΣΙΩΝ

ΓΥΟ

Α. ΚΑΠΟΔΙΣΤΡΙΟΥ

Καθηγητοῦ τῆς Γαλλικῆς γλώσσης ἐν τῷ ἐν Ἀθήναις Α΄ Γυμνασίῳ.

ΕΚΔΟΤΗΣ

ΣΗΥΡΙΔΩΝ ΚΟΥΣΟΥΔΙΝΟΣ



ΑΘΗΝΗΣΙΝ

ΕΚ ΤΟΥ ΤΥΠΟΓΡΑΦΕΙΟΥ ΘΡΑΣ. ΠΑΠΑΛΕΞΑΝΔΡΗ

Ἐπιστάτην τῶν Ἀγ. Θεοδώρων, ἀριθ. 6.

1881

ΠΡΟΛΟΓΟΣ

Ἄπασαι αἱ Χρηστομαθεῖαι περιέχουσι συνήθως τὰ ἐκλεκτώτερα τεμάχια τῶν συγγραμμάτων τῶν μᾶλλον δοκίμων συγγραφέων. Ὁ ἐκδότης τῆς παρούσης οὐδόλως θεωρεῖ αὐτὴν ἀνωτέραν τῶν μέχρι τοῦδε δημοσιευθεισῶν διδαχθεῖς ὁμως ἐκ πείρας τίνες οἱ μᾶλλον εἰς τοὺς ἀρχαίους καταληπτοὶ συγγραφεῖς, ἐξελέξατο ἐκ τούτων μόνον τοὺς λογογράφους, ἅτε πεισθεῖς ὅτι εἰς μαθητὰς τῆς Α΄ καὶ Β΄ τάξεως τοῦ Γυμνασίου αἱ ποιήσεις ἤθελον μὲν ἀποβῆ τερπνὸν ἴσως ἀνάγνωσμα, οὐδόλως ὁμως θὰ ἦσαν κατάλληλοι εἰς τὴν προσήκουσαν τῆς Γαλλικῆς γλώσσης ἐκμάθησιν.

Θεωροῦμεν ἐπίσης ὡς σπουδαῖον τῆς ἐκδοδομένης Χρηστομαθείας πλεονέκτημα τὸ εὖωνον αὐτῆς, παντὸς μαθητοῦ, καὶ τοῦ ἀπορωτέρου, δυναμένου νὰ προσκτήσῃται ταύτην.

Ὁ ἐκδότης.

ΓΑΛΛΙΚΗ ΧΡΗΣΤΟΜΑΘΕΙΑ

ΜΕΡΟΣ ΠΡΩΤΟΝ

ΕΚ ΤΟΥ ΦΕΝΕΛΩΝΟΣ.

Ὁ Φραγκίσκος Σαλιρζάκ Φερελὼν ἐγεννήθη ἐν ἔτει 1654 ἐν Περισόρᾳ· ἔγραψε διάφορα συγγράμματα, διακρίνεται δὲ διὰ τὴν γλαφυρότητα τοῦ λόγου καὶ τὴν εὐγένειαν τῶν αισθημάτων του. Τὸ σύγγραμμα «Les aventures de Télémaque», γραφέν, ἔτα χρησιμεύσῃ εἰς τὴν ἀνατροφὴν τοῦ δαυκὸς τῆς Βουρβουνδίας ἐγγόνου τοῦ Λουδοβίκου ΙΔ' εἶναι ἐν εἶδος ἐποποιίας εἰς πεζὸν λόγον, θεωρεῖται δὲ ὡς τὸ ἄριστον τῶν συγγραμμάτων του. Ὁ Φερελὼν ἀπέθανε τὸ 1713 ἐν Καμβριᾷ τῆς ὁποίας ἦτο ἀρχιεπίσκοπος.

Mentor,¹ regardant d'un œil doux et tranquille Télémaque, qui était déjà plein d'une noble ardeur pour les combats, prit ainsi la parole: Je suis bien aise, fils d'Ulysse,² de voir en vous une si belle passion pour la gloire; mais souvenez-vous que votre père n'en a acquis une si grande parmi les Grecs, au siège de Troie,³ qu'en se montrant le plus sage et le plus modéré d'entre eux. Achille,⁴ quoique invincible et invulnérable, quoique sûr de porter la terreur et la mort partout où il combattait, n'a pu prendre⁵ la ville de Troie: il est tombé lui-même au pied

¹ Μέντωρ (ἡ Ἀθηναῖα λαβοῦσα τὸ σχῆμα τοῦ Μέντορος ὀπως προστατεύσῃ τὸν Τηλέμαχον υἱὸν τοῦ Ὀδυσσεως. ² Ὀδυσσεὺς βασιλεὺς τῆς Ἰθάκης. ³ Τρώας. ⁴ Ἀχιλλεύς. ⁵ Νὰ κυριεύσῃ.

des murs de cette ville, et elle a triomphé du vainqueur d'Hector.¹ Mais Ulysse, en qui la prudence conduisait la valeur, a porté la flamme et le fer au milieu des Troyens; et c'est à ses mains qu'on doit la chute de ces hautes et superbes tours qui menacèrent pendant dix ans toute la Grèce conjurée.² Autant que Minerve³ est au-dessus de Mars,⁴ autant une valeur discrète et prévoyante surpasse-t-elle un courage bouillant et farouche. Commençons donc par nous instruire⁵ des circonstances de cette guerre qu'il faut soutenir. Je ne refuse aucun péril: mais je crois, ô Idoménée,⁶ que vous devez nous expliquer premièrement si votre guerre est juste; ensuite, contre qui vous la faites; et enfin, quelles sont vos forces pour en espérer un heureux succès.

Idoménée lui répondit: Quand nous arrivâmes sur cette côte, nous y trouvâmes un peuple sauvage qui errait dans les forêts, vivant de sa chasse et des fruits que les arbres portent d'eux-mêmes. Ces peuples, qu'on nomme les Manduriens,⁷ furent épouvantés, voyant nos vaisseaux et nos armes: ils se retirèrent dans les montagnes. Mais comme nos soldats furent curieux de voir le pays et voulurent poursuivre des cerfs, ils rencontrèrent ces sauvages fugitifs. Alors les chefs de ces sauvages leur dirent: Nous avons abandonné les doux rivages de la mer pour vous les céder; il ne nous reste que des montagnes presque inaccessibles: du moins est-il juste que vous nous y laissiez en paix et en liberté. Nous vous trouvons errants, dispersés, et plus faibles que nous; il ne tiendrait⁸ qu'à nous de vous égorger, et d'ôter même à vos compagnons la connaissance

¹ Έκτωρ υἱὸς τοῦ Πριάμου βασιλέως τῆς Τροάδος. ² Συνασπισθεῖσαν. ³ Ἀθηνᾶ. ⁴ Ἄρης. ⁵ Ἄς μάθωμεν λοιπὸν ἐν πρώτοις. ⁶ Ἰδομενεὺς πρόην βασιλεὺς ἐν Κρήτῃ ἕνεκα ἐπανάστασεως τοῦ λαοῦ του καταφυγὼν ἐν Ἰταλίᾳ. ⁷ Μασδοῦριοι, λαὸς τῆς Ἀπουλίας ἐν τῇ ἐπαρχίᾳ Νεαπόλεως τοῦ βασιλείου τῆς Ἰταλίας. ⁸ Ἄφ' ἡμῶν ἐξαρτᾶται.

de votre malheur : mais nous ne voulons pas tremper nos mains dans le sang de ceux qui sont hommes aussi bien que nous. Allez ; souvenez-vous que vous devez la vie à nos sentiments d'humanité. N'oubliez jamais que c'est d'un peuple que vous nommez grossier et sauvage que vous recevez cette leçon de modération et de générosité.

Ceux d'entre les nôtres qui furent ainsi renvoyés par ces barbares revinrent dans le camp, et racontèrent ce qui leur était arrivé. Nos soldats en furent émus ; ils eurent honte de voir que des Crétois dussent¹ la vie à cette troupe d'hommes fugitifs, qui leur paraissaient ressembler plutôt à des ours qu'à des hommes : ils s'en allèrent à la chasse en plus grand nombre que les premiers, et avec toutes sortes d'armes. Bientôt ils rencontrèrent les sauvages, et les attaquèrent. Le combat fut cruel. Les traits volaient de part et d'autre comme la grêle tombe dans une campagne pendant un orage. Les sauvages furent obligés de se retirer dans leurs montagnes escarpées, où les nôtres n'osèrent s'engager.

Peu de temps après, ces peuples envoyèrent vers moi deux de leurs plus sages vieillards, qui venaient me demander la paix. Ils m'apportèrent des présents : c'étaient des peaux de bêtes farouches qu'ils avaient tuées et des fruits du pays. Après m'avoir donné leurs présents, ils parlèrent ainsi :

O roi, nous tenons, comme tu vois, dans une main l'épée, et dans l'autre une branche d'olivier. (En effet, ils tenaient l'une et l'autre dans leurs mains.) Voilà la paix, ou la guerre : choisis. Nous aimerions mieux la paix ; c'est pour l'amour d'elle que nous n'avons point eu honte de te céder le doux rivage de la mer, où le soleil rend la terre fertile, et produit tant de fruits délicieux. La paix est plus douce que tous ces fruits : c'est pour elle que nous sommes retirés dans ces hautes montagnes toujours couvertes de glace et de neige, où l'on ne voit jamais ni les fleurs du printemps ni les riches fruits de l'au-

¹ "Ωρειλον.

tomne. Nous avons horreur de cette brutalité qui, sous de beaux noms d'ambition et de gloire, va follement ravager les provinces et répand le sang des hommes, qui sont tous frères. Si cette fausse gloire¹ te touche, nous n'avons garde de te l'en-
vier;² nous te plaignons, et nous prions les dieux de nous préserver d'une fureur semblable. Si les sciences que les Grecs apprennent avec tant de soin, et si la politesse dont ils se piquent,³ ne leur inspirent que cette détestable injustice, nous nous croyons trop heureux de n'avoir point ces avantages. Nous ferons gloire d'être toujours ignorants et barbares, mais justes, humains, fidèles, désintéressés, accoutumés à nous contenter de peu, et à mépriser la vaine délicatesse qui fait qu'on a besoin d'avoir beaucoup. Ce que nous estimons, c'est la santé, la frugalité, la liberté, la vigueur de corps et d'esprit; c'est l'amour de la vertu, la crainte des dieux, le bon naturel pour nos proches, l'attachement à nos amis, la fidélité pour tout le monde, la modération dans la prospérité, la fermeté dans les malheurs, le courage pour dire toujours hardiment la vérité, l'horreur de la flatterie. Voilà quels sont les peuples que nous t'offrons pour voisins et pour alliés. Si les dieux irrités t'aveuglent jusqu'à te faire refuser la paix, tu apprendras, mais trop tard, que les gens qui aiment par modération la paix sont les plus redoutables dans la guerre.

Pendant que ces vieillards me parlaient ainsi, je ne pouvais me lasser de les regarder. Ils avaient la barbe longue et négligée, les cheveux plus courts, mais blancs; les sourcils épais, les yeux vifs, un regard et une contenance fermes,⁴ une parole grave et pleine d'autorité, des manières simples et ingénues. Les fourrures qui leur servaient d'habits étaient nouées sur l'épaule, et laissaient voir des bras plus nerveux et des muscles mieux nourris que ceux de nos athlètes. Je répondis à ces deux envoyés que je désirais la paix. Nous réglâmes ensemble de

¹ Κενοδοξία. ² Οὐδὲλως τὴν φθονοῦμεν. ³ Ἐνεκα τῆς ὀποιῶς κτεχῶνται. ⁴ Ἀνδρικὴν.

bonne foi plusieurs conditions ; nous en primes tous les dieux à témoin, et je renvoyai ces hommes chez eux avec des présents.

Mais les dieux, qui m'avaient chassé du royaume de mes ancêtres, n'étaient pas encore lassés de me persécuter. Nos chasseurs, qui ne pouvaient être sitôt avertis de la paix que nous venions de faire,¹ rencontrèrent le même jour une grande troupe de ces barbares qui accompagnaient leurs envoyés lorsqu'ils revenaient de notre camp : ils les attaquèrent avec fureur, en tuèrent une partie et poursuivirent le reste dans les bois. Voilà la guerre rallumée. Ces barbares croient qu'ils ne peuvent plus se fier ni à nos promesses ni à nos serments.

Pour être plus puissants contre nous, ils appellent à leur secours les Locriens, les Apuliens, les Lucaniens, les Brutiens, les peuples de Crotone, de Néríte, de Messapie et de Brindes.² Les Lucaniens viennent avec des chariots armés de faux tranchantes. Parmi les Apuliens, chacun est couvert de quelque peau de bête farouche qu'il a tuée ; ils portent des massues pleines de gros nœuds et garnies de pointes de fer ; ils sont presque de la taille des géants, et leurs corps se rendent si robustes par les exercices pénibles auxquels ils s'adonnent, que leur seule vue épouvante. Les Locriens, venus de la Grèce, sentent encore³ leur origine et sont plus humains que les autres ; mais ils ont joint à l'exacte discipline des troupes grecques la vigueur des barbares et l'habitude de mener une vie dure, ce qui les rend invincibles. Ils portent des boucliers légers qui sont faits d'un tissu d'osier et couverts de peaux ; leurs épées sont longues. Les Brutiens sont légers à la course comme les cerfs et comme les daims : on croirait que l'herbe même la plus tendre n'est point foulée sous leurs pieds ; à peine laissent-ils dans le sable quelques traces de leurs pas. On les

¹ Τὴν ὁποίαν ἄρτι συνωμολογήσαμεν. ² Λαοὶ ἀνήκοντες εἰς τὸ πρῶν Βασιλεῖον τῆς Νεαπόλεως, νῦν δὲ ἐπαρχίαν τῆς Ἰταλίας. ³ Δεικνύουσιν ἔτι.

voit tout à coup fondre sur leurs ennemis, et puis disparaître avec une égale rapidité. Les peuples de Crotone sont adroits à tirer des flèches. Un homme ordinaire parmi les Grecs ne pourrait bander un arc tel qu'on en voit communément chez les Crotoniates ; et si jamais ils s'appliquent à nos jeux, ils y remporteront les prix. Leurs flèches sont trempées dans le suc de certaines herbes vénéneuses qui viennent, dit on, des bords de l'Averne,¹ et dont le poison est mortel. Pour ceux de Nérite, de Messapie et de Brindes, ils n'ont en partage que la force du corps et une valeur sans art. Les cris qu'ils poussent jusqu'au ciel, à la vue de leurs ennemis, sont affreux. Ils se servent assez bien de la fronde, et ils obscurcissent l'air par une grêle de pierres lancées ; mais ils combattent sans ordre.

Voilà, Mentor, ce que vous désirez de savoir : vous connaissez maintenant l'origine de cette guerre, et quels sont nos ennemis.

Après cet éclaircissement, Télémaque, impatient de combattre, croyait n'avoir plus qu'à prendre les armes. Mentor le retint encore, et parla ainsi à Idoménée :

D'où vient donc que les Loériens mêmes, peuples sortis de la Grèce, s'unissent aux barbares contre les Grecs ? D'où vient que tant de colonies grecques fleurissent sur cette côte de la mer, sans avoir les mêmes guerres que vous à soutenir ? Ah ! Idoménée, vous dites que les dieux ne sont pas encore las de vous persécuter ; et moi, je dis qu'ils n'ont pas encore achevé de vous instruire. Tant de malheurs que vous avez soufferts ne vous ont point encore appris ce qu'il faut faire pour prévenir la guerre. Ce que vous racontez vous-même de la bonne foi de ces barbares suffit pour montrer que vous auriez pu vivre en paix avec eux ; mais la hauteur² et la fierté attirent les guerres les plus dangereuses. Vous auriez pu leur donner des otages et en prendre d'eux. Il eût été facile d'envoyer avec leurs ambassadeurs quelques-uns de vos chefs pour les recon-

¹ Ποταμός της Ἰταλίας. ² Ὑπερηφάνεια.

duire avec sûreté. Depuis cette guerre renouvelée, vous auriez dû encore les apaiser, en leur représentant qu'on les avait attaqués faute de savoir¹ l'alliance qui venait d'être jurée. Il fallait leur offrir toutes les sûretés qu'ils auraient demandées, et établir des peines rigoureuses contre tous ceux de vos sujets qui auraient manqué à l'alliance. Mais qu'est-il arrivé depuis ce commencement de guerre ?

Je crus, répondit Idoménée, que nous n'aurions pu sans bassesse rechercher ces barbares, qui assemblèrent à la hâte tous leurs hommes en âge de combattre, et qui implorèrent le secours de tous les peuples voisins, auxquels ils nous rendirent suspects et odieux. Il me parut que le parti² le plus assuré était de s'emparer promptement de certains passages dans les montagnes, qui étaient mal gardés. Nous les primes sans peine; et par là nous nous sommes mis en état de désoler ces barbares. J'y ai fait élever des tours d'où nos troupes peuvent accabler de traits tous les ennemis qui viendraient des montagnes dans notre pays. Nous pouvons entrer dans le leur, et ravager, quand il nous plaira, leurs principales habitations. Par ce moyen, nous sommes en état de résister, avec des forces égales, à cette multitude innombrable d'ennemis qui nous environnent. Au reste, la paix entre eux et nous est devenue très-difficile. Nous ne saurions³ leur abandonner ces tours sans nous exposer à leurs incursions, et ils les regardent comme des citadelles dont nous voulons nous servir pour les réduire en servitude.

Mentor répondit ainsi à Idoménée: Vous êtes un sage roi, et vous voulez qu'on vous découvre la vérité sans aucun adoucissement. Vous n'êtes point comme ces hommes faibles qui craignent de la voir, et qui, manquant de courage pour se corriger, n'emploient leur autorité qu'à soutenir les fautes qu'ils ont faites. Sachez donc que ce peuple barbare vous a donné une merveilleuse leçon quand il est venu vous demander la paix.

¹ Ἐν ἀγνοίᾳ τῆς. ² Ἡ ἀπόφρασις. ³ Δὲν ἠδυναίμεθα.

Etait-ce par faiblesse qu'il la demandait? Manquait il de courage ou de ressources contre vous? Vous voyez bien que non, puisqu'il est si aguerrri, et soutenu par tant de voisins redoutables. Que¹ n'imitiez-vous sa modération? Mais une mauvaise honte et une fausse gloire vous ont jeté dans ce malheur. Vous avez craint de rendre l'ennemi trop fier; et vous n'avez pas craint de le rendre trop puissant, en réunissant tant de peuples contre vous, par une conduite hautaine et injuste. A quoi servent ces tours que vous vantez tant, sinon à mettre tous vos voisins dans la nécessité de périr, ou de vous faire périr vous-même pour se préserver d'une servitude prochaine? Vous n'avez élevé ces tours que pour votre sûreté; et c'est par ces tours que vous êtes dans un si grand péril.

Le rempart le plus sûr d'un Etat est la justice, la modération, la bonne foi, et l'assurance où sont vos voisins que vous êtes incapable d'usurper leurs terres. Les plus fortes murailles peuvent tomber par divers accidents imprévus; la fortune est capricieuse et inconstante dans la guerre; mais l'amour et la confiance de vos voisins, quand ils sont senti votre modération, font que votre Etat ne peut être vaincu, et n'est presque jamais attaqué: quand même² un voisin injuste l'attaquerait, tous les autres, intéressés à sa conservation, prennent aussitôt les armes pour le défendre. Cet appui de tant de peuples, qui trouvent leurs véritables intérêts à soutenir les vôtres, vous aurait rendu bien plus puissant que ces tours, qui rendent vos maux irremédiables. Si vous aviez songé d'abord à éviter la jalousie de tous vos voisins, votre ville naissante fleurirait dans une heureuse paix, et vous seriez l'arbitre de toutes les nations de l'Hespérie.

Retranchons-nous maintenant à examiner comment on peut réparer le passé par l'avenir.

Vous avez commencé à me dire qu'il y a sur cette côte diverses colonies grecques. Ces peuples doivent être disposés à

¹ Διαιτί. ² Κχι ἄν.

vous secourir; ils n'ont oublié ni le grand nom de Minos,¹ fils de Jupiter,² ni vos travaux au siège de Troie, où vous vous êtes signalé tant de fois entre les princes grecs pour la querelle commune de toute la Grèce. Pourquoi ne songez-vous pas à mettre ces colonies dans votre parti?

Elles sont toutes, répondit Idoménée, résolues à demeurer neutres. Ce n'est pas qu'elles n'eussent quelque inclination à me secourir; mais le trop grand éclat que cette ville a eu dès sa naissance les a épouvantées. Ces Grecs, aussi bien que les autres peuples, ont craint que nous n'eussions des desseins sur leur liberté. Ils ont pensé qu'après avoir subjugué les barbares des montagnes, nous pousserions plus loin notre ambition. En un mot, tout est contre nous. Ceux mêmes qui ne nous font pas une guerre ouverte désirent notre abaissement; et la jalousie ne nous laisse aucun allié.

Etrange extrémité! reprit Mentor: pour vouloir paraître trop puissant, vous ruinez votre puissance; et, pendant que vous êtes au dehors l'objet de la crainte et de la haine de vos voisins, vous vous épuisez au dedans par les efforts nécessaires pour soutenir une telle guerre. O malheureux et doublement malheureux Idoménée, que le malheur même n'a pu instruire qu'à demi! aurez-vous encore besoin d'une seconde chute pour apprendre à prévoir les maux qui menacent les plus grands rois? Laissez-moi faire, et racontez-moi seulement en détail quelles sont donc ces villes grecques qui refusent votre alliance.

La principale, lui répondit Idoménée, est la ville de Tarente;³ Phalante l'a fondée depuis trois ans. Il ramassa dans la Laconie un grand nombre de jeunes hommes nés des femmes qui avoient oublié leurs maris absents pendant la guerre de Troie. Quand les maris revinrent, ces femmes ne songèrent qu'à les apaiser et qu'à désavouer leurs fautes. Cette jeunesse nombreuse, qui

¹ Μίνως βασιλεὺς καὶ νομοθέτης τῆς Κρήτης. ² Ζεὺς. ³ Τάρανξ πόλις τῆς μεσημβρινῆς Ἰταλίας, ἀποικία Λακωνῶν.

était née hors du mariage, ne connaissant plus ni père ni mère, vécut avec une licence sans bornes. La sévérité des lois réprima leurs désordres. Ils se réunirent sous Phalante, chef hardi, intrépide, ambitieux, et qui sut¹ gagner les cœurs par ses artifices. Il est venu sur ce rivage avec ces jeunes Laconiens: ils ont fait de Tarente une seconde Lacédémone. D'un autre côté, Philoctète,² qui a eu une si grande gloire au siège de Troie en y portant les flèches d'Hercule, a élevé dans ce voisinage les murs de Pétilie, moins puissante à la vérité, mais plus sagement gouvernée que Tarente. Enfin, nous avons ici près la ville de Métaponte, que le sage Nestor³ a fondée avec ses Pyliens.

Quoi! reprit Mentor, vous avez Nestor dans l'Hespérie, et vous n'avez pas su l'engager dans vos intérêts! Nestor, qui vous a vu tant de fois combattre contre les Troyens, et dont vous aviez l'amitié! Je l'ai perdue, répliqua Idoménée, par l'artifice de ces peuples, qui n'ont rien de barbare que le nom: ils ont eu l'adresse de lui persuader que je voulais me rendre le tyran de l'Hespérie. Nous le détromperons, dit Mentor. Télémaque le vit à Pylos avant qu'il fût venu fonder sa colonie, et avant que nous eussions entrepris nos grands voyages pour chercher Ulysse: il n'aura pas encore oublié ce héros, ni les marques de tendresse qu'il donna à son fils Télémaque. Mais le principal est de guérir sa défiance: c'est par les ombrages⁴ donnés à tous vos voisins que cette guerre s'est allumée, et c'est en dissipant ces vains ombrages, que cette guerre peut s'éteindre. Encore un coup,⁵ laissez-moi faire.

A ces mots, Idoménée, embrassant Mentor, s'attendrissait et ne pouvait parler. Enfin il prononça à peine ces paroles: O sage vieillard envoyé par les dieux pour réparer toutes mes fautes! j'avoue que je me serais irrité contre tout autre qui

¹ Ἡδονήθη. ² Φιλοκτήτης ἐταῖρος τοῦ Ἡρακλέους. ³ Νέστωρ υἱὸς τοῦ Νηλέως βασιλέως τῆς Πύλου. ⁴ Ὑπόνοια. ⁵ Ἐτι ἄπαξ.

m'aurait parlé aussi librement que vous, j'avoue qu'il n'y a que vous seul qui puissiez m'obliger à rechercher la paix. J'avais résolu de périr, ou de vaincre tous mes ennemis ; mais il est juste de croire vos sages conseils plutôt que ma passion. O heureux Télémaque, qui ne pourrez jamais vous égarer comme moi, puisque vous avez un tel guide ! Mentor, vous êtes le maître ; toute la sagesse des dieux est en vous. Minerve même ne pourrait donner de plus salutaires conseils. Allez, promettez, concluez, donnez tout ce qui est à moi ; Idoménée approuvera tout ce que vous jugerez à propos¹ de faire.

Pendant qu'ils raisonnaient ainsi, on entendit tout à coup un bruit confus de chariots, de chevaux hennissants, d'hommes qui poussaient des hurlements épouvantables, et de trompettes qui remplissaient l'air d'un son belliqueux. On s'écrie. Voilà les ennemis qui ont fait un grand détour pour éviter les passages gardés ! les voilà qui viennent assiéger Salente ! Les vieillards et les femmes paraissent consternés. Hélas ! disaient ils, fallait-il quitter notre chère patrie, la fertile Crète, et suivre un roi malheureux au travers des mers, pour fonder une ville qui sera mise en cendres comme Troie ! On voyait de dessus les murailles nouvellement bâties, dans la vaste campagne, briller au soleil les casques, les cuirasses et les boucliers des ennemis ; les yeux en étaient éblouis. On voyait aussi les piques hérissées² qui couvraient la terre, comme elle est couverte par une abondante moisson que Cérès³ prépare dans les campagnes d'Enna en Sicile, pendant les chaleurs de l'été, pour récompenser le laboureur de toutes ses peines. Déjà on remarquait les chariots armés de faux tranchantes : on distinguait facilement chaque peuple venu à cette guerre.

Mentor monta sur une haute tour pour les mieux découvrir. Idoménée et Télémaque le suivirent de près. A peine y fut il arrivé, qu'il aperçut d'un côté Philoctète, et de l'autre Nestor

¹ Πᾶν ὅ,τι κρίνετε κατάλληλον. ² Ἀνωρθωμένους. ³ Δήμητρα θεὰ τῆς γεωργίας.

avec Pisistrate son fils. Nestor était facile à reconnaître à sa vieillesse vénérable. Quoi donc ! s'écria Mentor, vous avez cru, ô Idoménée, que Philoctète et Nestor se contentaient de ne vous point secourir ; les voilà qui ont pris les armes contre Aous ; et, si je ne me trompe, ces autres troupes qui marchent en si bon ordre et avec tant de lenteur sont les troupes lacédémoniennes, commandées par Phalante. Tout est contre vous ; il n'y a aucun voisin de cette côte dont vous n'ayez fait un ennemi sans vouloir le faire.

En disant ces paroles, Mentor descend à la hâte¹ de cette tour ; il s'avance vers une porte de la ville, du côté par où les ennemis s'avançaient : il la fait² ouvrir ; et Idoménée, surpris de la majesté avec laquelle il fait ces choses n'ose pas même lui demander quel est son dessein. Mentor fait signe de la main afin que personne ne songe à le suivre. Il va au-devant des ennemis. étonnés de voir un seul homme qui se présente à eux Il leur montre de loin une branche d'olivier en signe de paix. et, quand il fut à portée de se faire entendre, il leur demande d'assembler tous les chefs. Aussitôt tous les chefs s'assemblèrent, et il leur parla ainsi.

O hommes généreux, assemblés de tant de nations qui fleurissent dans la riche Hespérie, je sais que vous n'êtes venus ici que pour l'intérêt commun de la liberté. Je loue votre zèle ; mais souffrez que je vous représente un moyen facile de conserver la liberté et la gloire de tous vos peuples, sans répandre le sang humain. Nestor, sage Nestor, que j'aperçois dans cette assemblée, vous n'ignorez pas combien la guerre est funeste à ceux mêmes qui l'entreprennent avec justice, sous la protection des dieux. La guerre est le plus grand des maux dont les dieux affligent les hommes. Vous n'oublierez jamais ce que les Grecs ont souffert pendant dix ans devant la malheureuse Troie. Quelles divisions entre les chefs ! quels caprices de la fortune !

¹ Ἐν σπουδῇ. ² Διατάσσει. ³ Καὶ ὅταν ἐπλησίασεν ἀρκούντως ὅπως.

quel carnage des Grecs par la main d'Hector! quels malheurs dans toutes les villes les plus puissantes, causés par la guerre, pendant la longue absence de leurs rois! Au retour, les uns ont fait naufrage au promontoire de Capharée;¹ les autres ont trouvé une mort funeste dans le sein même de leurs épouses. O dieux, c'est donc dans votre colère que vous armâtes les Grecs pour cette éclatante expédition! O peuples hespériens! je prie les dieux de ne vous donner jamais une victoire si funeste. Troie est en cendres, il est vrai; mais il vaudrait mieux pour les Grecs qu'elle fût encore dans toute sa gloire, et que le lâche Paris² jouit encore en paix de ses infâmes amours avec Héléne. Philoctète, si longtemps malheureux et abandonné dans l'île de Lemnos,³ ne craignez-vous point de retrouver de semblables malheurs dans une semblable guerre? Je sais que les peuples de la Laconie ont senti aussi les troubles causés par la longue absence des princes, des capitaines et des soldats qui allèrent contre les Troyens. O Grecs qui avez passé dans l'Hespérie! vous n'y avez tous passé que par une suite des malheurs que causa la guerre de Troie.

Après avoir parlé ainsi, Mentor s'avança vers les Pyléens; et Nestor, qui l'avait reconnu, s'avança aussi pour le saluer. O Mentor, lui dit-il, c'est avec plaisir que je vous revois. Il y a bien des années que je vous vis, pour la première fois, dans la Phocide;⁴ vous n'aviez que quinze ans, et je prévis dès lors que vous seriez aussi sage que vous l'avez été dans la suite. Mais par quelle aventure avez-vous été conduit en ces lieux? Quels sont donc les moyens que vous avez de finir cette guerre? Idoménée nous a contraints de l'attaquer. Nous ne demandons que la paix; chacun de nous avait un intérêt pressant de

¹ Καφηρεὺς, μεσημβρινὸν ἀκρωτήριο τῆς νήσου Εὐβοίας.

² Πάρις, υἱὸς τοῦ Πριάμου, βασιλέως τῆς Τρωάδος, ὅστις ἀρπάσας Ἑλένην τὴν σύζυγον τοῦ Μενελάου, ἐγένετο ἡ ἀφορμὴ τοῦ Τρωϊκοῦ πολέμου. ³ Ἀθμνος νῆσος τοῦ Αἰγαίου. ⁴ Φωκίς.

la désirer; mais nous ne pouvions plus trouver aucune sûreté avec lui. Il a violé toutes ses promesses à l'égard de ses plus proches voisins. La paix avec lui ne serait point une paix; elle lui servirait seulement à dissiper notre ligue, qui est notre unique ressource. Il a montré à tous les autres peuples son dessein ambitieux de les mettre dans l'esclavage, et il ne nous a laissé aucun moyen de défendre notre liberté qu'en tâchant de renverser son nouveau royaume. Par sa manvaise foi, nous sommes réduits à le faire périr, ou à recevoir de lui le joug de la servitude. Si vous trouvez quelque expédient pour faire en sorte qu'on puisse se confier à lui et s'assurer d'une bonne paix, tous les peuples que vous voyez ici quitteront volontiers les armes, et nous avouerons avec joie que vous nous surpassez en sagesse.

Mentor lui répondit: Sage Nestor, vous savez qu'Ulysse m'avait confié son fils Télémaque. Ce jeune homme, impatient de découvrir la destinée de son père, passa chez vous à Pylos, et vous le reçûtes avec tous les soins qu'il pouvait attendre d'un fidèle ami de son père: vous lui donnâtes même votre fils pour le conduire. Il entreprit ensuite de longs voyages sur la mer; il a vu la Sicile, l'Égypte, l'île de Chypre, celle de Crète. Les vents, ou plutôt les dieux, l'ont jeté sur cette côte comme il voulait retourner à Ithaque.¹ Nous sommes arrivés ici tout à propos pour vous épargner les horreurs d'une cruelle guerre. Ce n'est plus Idoménée, c'est le fils du sage Ulysse, c'est moi qui vous répons de toutes les choses qui vous seront promises.

Pendant que Mentor parlait ainsi avec Nestor, au milieu des troupes confédérées, Idoménée et Télémaque, avec tous les Crétois armés, le regardaient du haut de murs de Salente; ils étaient attentifs pour remarquer comment les discours de Mentor seraient reçus, et ils auraient voulu pouvoir entendre les sages entretiens de ces deux vieillards. Nestor avait toujours passé pour le plus expérimenté et le plus éloquent de tous les

¹ Ἰθάκη, νῆσος τοῦ Ἰονίου Πελάγους.

rois de la Grèce. C'était lui qui modérait, pendant le siège de Troie, le bouillant courroux d'Achille, l'orgueil d'Agamemnon,¹ la fierté d'Ajax² et le courage impétueux de Diomède.³ La douce persuasion coulait de ses lèvres comme un ruisseau de miel : sa voix seule se faisait entendre à tous ces héros ; tous se taisaient dès qu'il ouvrait la bouche, et il n'y avait que lui qui pût apaiser dans le camp la farouche discorde. Il commençait à sentir les injures de la froide vieillesse ; mais ses paroles étaient encore pleines de force et de douceur : il racontait les choses passées, pour instruire la jeunesse par ses expériences ; mais il les racontait avec grâce, quoique avec un peu de lenteur.

Ce vieillard, admiré de toute la Grèce, sembla avoir perdu toute son éloquence et toute sa majesté dès que Mentor parut avec lui. Sa vieillesse paraissait flétrie et abattue auprès de celle de Mentor, en qui les ans semblaient avoir respecté la force et la vigueur du tempérament. Les paroles de Mentor, quoique graves et simples, avaient une vivacité et une autorité qui commençaient à manquer à l'autre. Tout ce qu'il disait était court, précis et nerveux. Jamais il ne faisait aucune redite ; jamais il ne racontait que le fait nécessaire pour l'affaire qu'il fallait décider. S'il était obligé de parler plusieurs fois d'une même chose pour l'inculquer ou pour parvenir à la persuasion, c'était toujours par des tours nouveaux et par des comparaisons sensibles. Il avait même je ne sais quoi de complaisant et d'enjoué, quand il voulait se proportionner aux besoins des autres, et leur insinuer quelque vérité. Ces deux hommes si vénérables furent un spectacle touchant à tant de peuples assemblés.

Pendant que tous les alliés ennemis de Salente se jetaient en foule les uns sur les autres pour les voir de plus près, et

¹ Ἀγαμέμνων βασιλεὺς τῶν Μηκυνῶν. ² Αἶας υἱὸς τοῦ Ὠϊλέως βασιλέως τῶν Λοκρῶν. ³ Διομήδης βασιλεὺς τῆς Αἰτωλίας.

pour tâcher d'entendre leurs sages discours, Idoménée et tous les siens s'efforçaient de découvrir, par leurs regards avides et empressés, ce que signifiaient leurs gestes et l'air de leur visage.

PROSPER MÉRIMÉE.

Πρόσπερος Μερμαῖος, ἐγεννήθη ἐν Παρισίοις τὸ 1802· ἔγραψε δὲ περὶ δεαφόρων ἀρτικειμένων. Τὰ μάλιστα ἀξιοσημεῖωτα συγγράμματά του εἶναι. Ἡ ἀρχαιολογικὴ αὐτοῦ περιήγησις εἰς τὴν Μισημεβριήν, τὴν Δυτικὴν Γαλλίαν καὶ τὴν Κορσικήν. Δοκίμιον περὶ τῆς ἀρχιτεκτονικῆς τοῦ μεσαιῶνος. Συλλογὴ δραματικῶν ποιήσεων κατὰ τοὺς Ἰσπανούς· διάφορα διηγήματα θελκτικώτατα. Ἱστορία τοῦ ἄνδρ Πέτρου βασιλέως τῆς Καστίλιας, Ῥωμαϊκὴ τις ἱστορία κατὰ τὴν συνωμοσίαν τοῦ Κατιλίνα· καὶ ἡ Ὀπτασία τοῦ Καρόλου ΙΑ' βασιλέως τῆς Σουηδίας. Ἐπαινεῖται πρὸ πάντων διὰ τὸ καθαρὸν αὐτοῦ ὕφος, καὶ διὰ τὴν ἀκρίβειαν καὶ ἀφέλειαν τῶν ἐκφράσεών του.

VISION DE CHARLES XI.

On se moque des visions et des apparitions surnaturelles ; quelques-unes, cependant, sont si bien attestées, que, si l'on refusait d'y croire, on serait obligé, pour être conséquent, de rejeter en masse toutes les preuves historiques.

Un procès-verbal en bonne forme, revêtu des signatures de quatre témoins de foi, voilà ce qui garantit l'authenticité du fait que je vais raconter. J'ajouterai que la prédiction contenue dans ce procès-verbal était connue et citée bien longtemps avant que des événements arrivés de ses jours aient paru l'accomplir.

Charles XI, père du fameux Charles XII,¹ était l'un des monarques les plus despotiques, mais l'un des plus sages qu'ait eus la Suède. Il restreignit² les privilèges³ monstrueux de la noblesse, abolit⁴ la puissance du sénat, et fit des lois de sa propre autorité, en un mot il changea la constitution⁵ du pays, qui était oligarchique avant lui, et força les Etats à lui confier l'autorité absolue. C'était d'ailleurs un homme éclairé, brave, fort attaché à la religion luthérienne, d'un caractère inflexible, froid, positif, entièrement dépourvu⁶ d'imagination.

Il venait de⁷ perdre sa femme Ulrique Éléonore. Quoique sa dureté pour cette princesse eût, dit-on, hâté sa fin, il l'estimait, et parut plus touché de sa mort qu'on ne l'aurait attendu d'un cœur aussi sec que le sien. Depuis cet événement il devint encore plus sombre et taciturne qu'auparavant, et se livra au travail avec une application qui prouvait un besoin impérieux d'écartier des idées pénibles.

A la fin d'une soirée d'automne il était assis en robe de chambre et en pantoufles devant un grand feu allumé dans son cabinet au palais de Stockholm. Il avait auprès de lui son chambellan,⁸ le comte Brahé, qu'il honorait de ses bonnes grâces, et le médecin Baumgarten, qui, soit dit en passant,⁹ tranchait de l'esprit fort,¹⁰ et voulait que l'on doutât de tout, excepté de la médecine. Ce soir-là il l'avait fait venir pour le consulter sur je ne sais quelle indisposition.

La soirée se prolongeait, et le roi, contre sa coutume ne leur faisait pas sentir, en leur donnant le bon soir, qu'il était temps de se retirer. La tête baissée et les yeux fixés sur les tisons,¹¹ il gardait un profond silence, ennuyé de sa compagnie, mais

¹ Τὴν ἱστορίαν τοῦ ὁποίου ἔγραψεν ὁ Βολταῖρος. ² Περίεσταιλε. ³ Τὰ προνόμια. ⁴ Κατήργησε. ⁵ Πολίτευμα. ⁶ Ἐστερημένος. ⁷ Πρὸ ὀλίγου εἶχον... ⁸ Ὁ βασιλικὸς κλειδοῦχος. ⁹ Ὅστις, ἅς τὸ εἶπωμεν ἐν παρόδῳ. ¹⁰ Ἐκαυχᾶτο ὡς ἐξοχος νοῦς. ¹¹ Ἐπὶ τῶν δαυλῶν.

craignant sans savoir pourquoi de rester seul. Le comte Brahé s'apercevait bien que sa présence n'était pas fort agréable, et déjà plusieurs fois il avait exprimé la crainte que Sa Majesté neût¹ besoin de repos: un geste du roi l'avait retenu à sa place. A son tour le médecin parla du tort que les veilles font à la santé; mais Charles lui répondit entre ses dents: «Restez, de n'ai pas encore envie de dormir.»

Alors on essaya différents sujets de conversation qui s'épuisaient tous à la seconde ou troisième phrase. Il paraissait évident que Sa Majesté était dans une de ses humeurs noires, et en pareille circonstance, la position d'un courtisan est bien délicate. Le comte Brahé, soupçonnant que la tristesse du roi provenait de ses regrets pour la perte de son épouse, regarda quelque temps le portrait de la reine suspendu dans le cabinet, puis il s'écria avec un grand soupir: «Que² ce portrait est ressemblant! Voilà bien cette expression à la fois si majestueuse et si douce....»

— «Bah! répondit brusquement le roi, qui croyait entendre un reproche toutes les fois³ qu'on prononçait devant lui le nom de la reine. «Ce portrait est trop flatté!⁴ La reine était laide». Puis, fâché intérieurement de sa dureté, il se leva et fit un tour dans la chambre pour cacher une émotion dont il rougissait. Il s'arrêta devant la fenêtre qui donnait sur la cour.⁵ La nuit était sombre et la lune à son premier quartier.⁶

Le palais où résident⁷ aujourd'hui les rois de Suède n'était pas encore achevé, et Charles XI qui l'avait commencé, habitait alors l'ancien palais situé à la pointe du Ritterholm qui regarde le lac Mæler. C'est un grand bâtiment en forme de fer à cheval. Le cabinet⁸ du roi était à l'un des extrémités, et à peu

¹ Μήπως ἡ Α. Μ. εἶχεν ἀνάγκην. ² Πόσον. ³ Ὅσάκις. ⁴ Τεθωπευμένη (ὠραιότερα τοῦ φυσικοῦ). ⁵ Τὸ ὅποιον ἐβλεπε πρὸς τὴν αὐλήν. ⁶ Εἰς τὸ πρῶτον τέταρτον. ⁷ Διαμένουσι. ⁸ Τὸ γραφεῖον.

près¹ en face se trouvait la grande salle où s'assemblaient les Etats quand ils devaient recevoir quelque communication² de la couronne.

Les fenêtres de cette salle semblaient en ce moment éclairées d'une vive lumière. Cela parut étrange au roi. Il supposa d'abord que cette lueur était produite³ par le flambeau de quelque valet. Mais qu'allait-on faire à cette heure dans une salle qui depuis longtemps n'avait pas été ouverte? D'ailleurs la lumière était trop éclatante pour provenir d'un seul flambeau. On aurait pu l'attribuer à un incendie, mais on ne voyait point de fumée, les vitres n'étaient pas brisées, nul bruit ne se faisait entendre; ⁴ tout annonçait plutôt une illumination.

Charles regarda ces fenêtres quelque temps sans parler. Cependant le comte Brahé, étendant la main vers le cordon d'une sonnette, se disposait⁵ à sonner un page pour envoyer reconnaître la cause de cette singulière clarté; mais le roi l'arrêta. — «Je veux aller moi-même dans cette salle», dit-il. En achevant ces mots, on le vit pâlir, et sa physionomie exprimait une espèce de terreur religieuse. Pourtant il sortit d'un pas ferme; le chambellan et le médecin suivirent tenant chacun une bougie allumée.

Le concierge, qui avait la charge des clefs, était déjà couché. Baumgarten alla le réveiller et lui ordonna, de la part du roi, d'ouvrir sur-le-champ les portes de la salle des Etats. La surprise de cet homme fut grande à cet ordre inattendu; il s'habilla à la hâte et joignit le roi avec son trousseau de clefs.⁷ D'abord il ouvrit la porte d'une galerie qui servait d'antichambre ou de dégagement⁸ à la salle des Etats. Le roi entra; mais quel fut son étonnement en voyant les murs entièrement tendus de noir!

¹ Ὡς ἔγγιστα. ² Διακοίνωσιν τινα. ³ Προήρχετο ⁴ Οὐδείς θόρυβος ἠκούετο. ⁵ Ἦτοιμάζετο. ⁶ Θυρωρός. ⁷ Ὀρμαθὸς κλειδῶν. ⁸ Διέξοδος.

— «Qui a donné l'ordre de faire tendre ainsi cette salle?» demanda-t-il d'un ton colère. — Sire, personne que je sache», répondit le concierge tout troublé. «Et la dernière fois que j'ai fait balayer la galerie elle était lambrissée¹ de chêne comme elle l'a toujours été....Certainement ces tentures-là ne viennent pas du garde-meuble² de Votre Majesté.» Et le roi, marchant d'un pas rapide, était déjà parvenu à plus des deux tiers de la galerie. Le comte et le concierge le suivaient de près; le médecin Baumgarten était un peu en arrière, partagé³ entre la crainte de rester seul et celle de s'exposer aux suites d'une aventure qui s'annonçait d'une façon assez étrange.

— «N'allez pas plus loin, Sire!» s'écria le concierge. «Sur mon âme,⁴ il y a de la sorcellerie là-dedans. A cette heure.... et depuis la mort de la reine, votre gracieuse épouse....on dit qu'elle se promène dans cette galerie...Que Dieu nous protège!»

— «Arrêtez, Sire!» s'écriait le comte de son côté. «N'entendez-vous pas ce bruit qui part⁵ de la salle des Etats? Qui sait à quels dangers Votre Majesté s'expose.»

— «Sire, disait Baumgarten, dont une bouffée⁶ de vent venait d'éteindre la bougie, permettez du moins que j'aille chercher une vingtaine de vos trabans.»⁷

— «Entrons, dit le roi d'une⁸ voix ferme en s'arrêtant devant la porte de la grande salle; et toi, concierge, ouvre vite cette porte». Il la poussa du pied, et le bruit, répété par l'écho des voûtes, retentit dans la galerie comme un coup de canon.

Le concierge tremblait tellement, que sa clef battait la serrure sans qu'il pût parvenir à la faire entrer. — «Un vieux soldat qui tremble! dit Charles en haussant les épaules. Allons,⁹ comte, ouvrez-nous cette porte.»

¹ Φατνωμένη. ² Σκευσοφλάκιον. ³ Διχογνωμών. ⁴ Μὰ τὴν ψυχὴν μου. ⁵ Ὅστις προέρχεται. ⁶ Πνοὴ ζιφνιδία ἀνέμου. ⁷ Σωματοφύλαξ. ⁸ Μέ. ⁹ Ἐμπρός.

— «Sire, répondit le comte en reculant d'un pas, que Votre Majesté me commande de marcher à la bouche d'un canon danois ou allemand j'obéirai sans hésiter ; mais c'est l'enfer que vous voulez que je défie.»

Le roi arracha la clef des mains du concierge. — «Je vois bien, dit-il d'un ton de mépris, que ceci me regarde seul ; et avant que sa suite¹ eût pu l'en empêcher, il avait ouvert l'épaisse porte de chêne,² et était dans la grande salle en prononçant ces mots : «Avec l'aide de Dieu.» Ses trois acolytes,³ poussés par la curiosité, plus forte que la peur, et peut-être honteux d'abandonner leur roi, entrèrent avec lui.

La grande salle était éclairée par une infinité de flambeaux. Une tenture noire avait remplacé l'antique tapisserie à personnages. Le long des murailles, paraissaient disposés en ordre, comme à l'ordinaire, des drapeaux allemands, danois ou moscovites, trophées des soldats de Gustave-Adolphe. On distinguait au milieu, les bannières suédoises, couvertes de crêpes funèbres.

Une assemblée immense couvrait les bancs. Les quatre ordres⁴ d'Etat siégeaient chacun à son rang. Tous étaient habillés de noir, et cette multitude de faces humaines, qui paraissaient lumineuses sur un fond sombre, éblouissaient tellement les yeux, que des quatre témoins de cette scène extraordinaire aucun ne put trouver dans cette foule une figure connue. Ainsi⁵ un acteur vis-à-vis d'un public nombreux ne voit qu'une masse confuse, où ses yeux ne peuvent distinguer un seul individu.

Sur le trône élevé d'où le roi avait coutume de haranguer l'assemblée, ils virent un cadavre sanglant, revêtu des insignes de la royauté.⁶ A sa droite, un enfant debout et la couronne en tête, tenait un scèptre à la main ; à sa gauche, un homme

¹ Ἡ ἀκολουθία του. ² Τὴν παχειὰν δρυϊνὴν θύραν. ³ Ἀκόλουθοι (σύντροφοι). ⁴ Αἱ τέσσαρες τάξεις τοῦ Κράτους. ⁵ Τοιοῦτοτρόπως. ⁶ Τὰ βασιλικὰ σήματα.

âgé, ou plutôt un autre fantôme, s'appuyait sur le trône. Il était revêtu du manteau de cérémonie¹ que portaient les anciens administrateurs de la Suède, avant que Wasa n'en eût fait un royaume. En face du trône, plusieurs personnages d'un maintien grave² et austère, revêtus de longues robes noires, et qui paraissaient être des juges, étaient assis devant une table sur laquelle on voyait de grands infolios et quelques parchemins.³ Entre le trône et les bancs de l'assemblée il y avait un billot⁴ couvert d'un crêpe noir, et une hâche reposait auprès.

Personne, dans cette assemblée surhumaine, n'eut l'air de s'apercevoir de la présence de Charles et des trois personnes qui l'accompagnaient. A leur entrée, ils n'entendirent d'abord qu'un murmure confus,⁵ au milieu duquel l'oreille ne pouvait saisir des mots articulés; puis le plus âgé des juges en robes noires, celui qui paraissait remplir les fonctions⁶ de président, se leva, et frappa trois fois de la main sur un in-folio ouvert devant lui. Aussitôt il se fit un profond silence. Quelques jeunes gens de bonne mine, habillés richement, et les mains liées derrière le dos, entrèrent dans la salle par une porte opposée à celle que venait d'ouvrir Charles XI. Ils marchaient la tête haute et le regard assuré. Derrière eux, un homme robuste, revêtu d'un justaucorps⁷ de cuir brun, tenait le bout des cordes qui leur liaient les mains. Celui qui marchait le premier, et qui semblait être le plus important des prisonniers, s'arrêta au milieu de la salle, devant le billot, qu'il regarda avec un dédain superbe.⁸ En même temps, le cadavre parut trembler d'un d'un mouvement convulsif.⁹ et un sang frais¹⁰ et vermeil¹¹ coula de sa blessure. Le jeune homme s'agenouilla, tendit la tête; la hâche brilla dans l'air, et retomba aussitôt avec bruit. Un ruis-

¹ Τελετή. ² Ὑψος σοβαρὸν καὶ... ³ Περιγυμνή. ⁴ Ἰκρίωμα (καρμὸς ἐπὶ τοῦ ὁποίου ἐκατατομοῦντο οἱ καταδικαζόμενοι εἰς θάνατον). ⁵ Συγκεχυμένος. ⁶ Ἐκτελῶν χρέη. ⁷ Ἐπενδύτης. ⁸ Ἀγέροχος. ⁹ Σπασμοδικόν. ¹⁰ Νεωπόν. ¹¹ Πορφυροῦν.

seau de sang jaillit¹ sur l'estrade, et se confondit avec celui du cadavre; et la tête, bondissant plusieurs fois sur le pavé rouge, roula jusqu'aux pieds de Charles, qu'elle teignit² de sang.

Jusqu'à ce moment la surprise l'avait rendu muet; mais à ce spectacle horrible, sa langue se délia; il fit quelques pas vers l'estrade, et s'adressant à cette figure revêtue du manteau d'administrateur, il prononça hardiment la formule bien connue: «Si tu es de Dieu, parle; si tu es de l'Autre, laisse nous en paix».

Le fantôme lui répondit lentement et d'un ton solennel: «Charles roi! ce sang ne coulera pas sous ton règne.....(ici la voix devint moins distincte) mais cinq régnes après. Malheur, malheur, malheur au sang de Wasa».

Alors les formes des nombreux personnages de cette étonnante assemblée commencèrent à devenir moins nettes et ne semblaient déjà plus que des ombres colorées, bientôt elles disparurent tout à fait; les flambeaux fantastiques s'éteignirent, et ceux de Charles et de sa suite n'éclairèrent plus que les vieilles tapisseries, légèrement agitées par le vent. On entendit encore, pendant quelque temps, un bruit assez mélodieux, que l'un des témoins compara au murmure du vent dans les feuilles, et un autre, au son que rendent des cordes de harpes en cassant au moment où l'on accorde l'instrument. Tous furent d'accord sur la durée de l'apparition, qu'ils jugèrent avoir été d'environ dix minutes.

Les draperies noires, la tête coupée, les flots de sang qui teignaient le plancher, tout avait disparu³ avec les fantômes; seulement la pantoufle de Charles conserva⁴ une tache rouge, qui seule aurait suffi pour lui rappeler les scènes de cette nuit, si elles n'avaient pas été trop bien gravées dans sa mémoire.

¹ Ἀνέβλυσεν. ² Ἐβαψε. ³ Τὰ πάντα ἐξηφανίσθησαν. ⁴ Διετήρησε.

Rentré dans son cabinet, le roi fit¹ écrire la relation de ce qu'il avait vu, la fit signer par ses compagnons, et la signa lui-même. Quelques² précautions que l'on prit pour cacher le contenu de cette pièce au public,³ elle ne laissa pas⁴ d'être bientôt connue, même du vivant de Charles XI; elle existe encore, et, jusqu'à présent, personne ne s'est avisé d'élever des doutes sur son authenticité. La fin en est remarquable: «Et si ce que je viens de relater, dit le roi, n'est pas l'exacte vérité, je renonce à tout espoir d'une meilleure vie, laquelle je puis avoir méritée pour quelques bonnes actions, et surtout par mon zèle à travailler au bonheur de mon peuple, et à soutenir les intérêts de la religion de mes ancêtres».

Maintenant si l'on se rappelle la mort de Gustave III, et le jugement d'Ankarstroem, son assassin, on trouvera plus d'un rapport entre cet événement et les circonstances de cette singulière prophétie.

Le jeune homme décapité en présence des Etats aurait désigné Ankarstroem.

Le cadavre couronné serait Gustave III.

L'enfant, son fils et son successeur, Gustave Adolphe IV.

Le vieillard, enfin, serait le duc de Sudermanie, oncle de Gustave IV, qui fut régent du royaume, puis enfin roi après la déposition de son neveu.

¹ Διέταξε να... ² Όσας προφυλάξεις και άν... ³ Έγγραφον.
⁴ Ούχ ήττον έγένετο μετ' ολίγον γνωστόν.

COURIER.

Ὁ Παῦλος Αουδοβίκος Κουριέ ἐγεννήθη ἐν Παρισίοις ἐν ἔτει 1773. Ἐρηγκαλίσθη κατ' ἀρχὰς τὸν στρατιωτικὸν βίον καὶ μετέσχε τῶν ἐκστρατειῶν τῆς Γαλλικῆς Δημοκρατίας καὶ τῆς Αὐτοκρατορίας. Ἐν ἔτει 1809 ἐγκατέλειπε τὴν ὑπηρεσίαν καὶ ἐδόθη εἰς τὴν σπουδὴν πρὸς τὴν ὁποίαν εἶχε μεγίστην κλησιν, διεκρίθη δὲ ὡς πολιτικὸς ὡς ἐλληγιστῆς καὶ διὰ τὸ λεπιδὸν σατυρικὸν ὕφος αὐτοῦ. Αἱ ἐπιστολαὶ του αἰ μετὰ τὸν θάνατόν του δημοσιευθεῖσαι κατατάσσουσιν αὐτὸν μεταξὺ τῶν πρώτων ἐπιστολογράφων τοῦ αἰῶνος μας. Ἀπέθανε δολοφονηθεὶς ὑπὸ τοῦ θηροφύλακος του τὸ 1825.

RÉCIT D'UNE AVENTURE TRAGI-COMIQUE.

(LETTRE A MADAME PIGALE)

Résina, près Portici, le 4er novembre 1807.

Vos lettres sont rares, chère cousine; vous faites bien, je m'y accoutumerais, et je ne pourrais plus m'en passer. Tout de bon, je suis en colère; vos douceurs ne m'apaisent point. Comment, cousine, depuis trois ans, voilà deux fois que vous m'écrivez! En vérité, mam'selle Sophie....Mais quoi! si je vous querelle, vous ne m'écrirez plus du tout. Je vous pardonne donc, crainte de pis.

Oui, sûrement, je vous conterai mes aventures, bonnes et mauvaises, tristes et gaies, car il m'en arrive des unes¹ et des autres;² il y a plaisir à les entendre, et plus encore,³ je m'imagine, à vous les conter; c'est une expérience que nous ferons au coin du feu quelque jour: j'en ai pour tout un hiver. J'ai de quoi vous amuser, et par conséquent vous plaire, sans va-

¹ Ἐκ τῶν μέν. ² Καὶ ἐκ τῶν δέ. ³ Καὶ ἔτι περισσότερον.

nité, tout ce temps-là; de quoi¹ vous attendrir, vous faire rire, vous faire peur, vous faire dormir.... Voici, en attendant,² un petit échantillon de mon histoire; mais c'est du noir, prenez-y garde. Ne lisez pas cela en vous couchant, vous en rêveriez, et pour rien au monde je ne voudrais vous avoir donné le cauchemar.³

Un jour je voyageais en Calabre. C'est un pays de méchantes gens, qui, je crois, n'aiment personne et en veulent surtout aux Français. De vous dire pourquoi, cela sera long; suffit qu'ils nous haïssent à mort⁴ et qu'on passe fort mal son temps lorsqu'on tombe entre leurs mains. J'avais pour compagnon un jeune homme.

Dans ces montagnes les chemins sont des précipices, nos chevaux marchaient avec beaucoup de peine; mon camarade allant devant, un sentier qui lui parut plus praticable et plus court nous égara. Ce fut ma faute; devais-je me fier à une tête de vingt ans? Nous cherchâmes, tant qu'il fit jour, notre chemin à travers ces bois; mais, plus nous cherchions, plus nous nous perdions, et il était nuit noire quand nous arrivâmes près d'une maison fort noire. Nous y entrâmes, non sans soupçon; mais comment faire? Là nous trouvons toute une famille de charbonniers à table, où du premier mot on nous invita. Mon jeune homme ne se fit pas prier: nous voilà mangeant et buvant, lui du moins, car pour moi⁵ j'examinais le lieu et la mine⁶ de nos hôtes. Nos hôtes avaient bien mine de charbonniers; mais la maison, vous l'eussiez prise pour un arsenal.⁷ Ce n'étaient que fusils, pistolets, sabres, couteaux, coutelas.⁸ Tout me déplut, et je vis bien que je déplaisais aussi. Mon camarade au contraire, il était de la famille; il riait, il causait avec eux; et par une imprudence que j'aurais dû prévoir (mais quoi! s'il

¹ Ὑπεννοεῖται j'ai.. ² Ἐν τούτοις. ³ Τὸν ἐφιάλτην. ⁴ Μέχρι θανάτου. ⁵ Ὅσον τὸ κατ' ἐμέ. ⁶ Ἥθος, ἐξωτερικόν. ⁷ Ὀπλοστάσιον. ⁸ Μεγάλα μάχαιρα.

écrit!) il dit d'abord d'où nous sommes, où nous allions, qui nous étions; Français, imaginez un peu! chez nos plus mortels ennemis, seuls, égarés, si loin de tout secours humain! et puis, pour ne rien omettre de ce qui pouvait nous perdre, il fit le riche, promit à ces gens, pour la dépense et pour nos guides le lendemain, ce qu'ils voulurent. Enfin, il parla de sa valise, priant fort qu'on en eût grand soin, qu'on la mit au chevet de son lit; il ne voulait point, disait il, d'autre traversin. Ah! jeunesse! jeunesse! que votre âge est à plaindre! Cousine, on crut que nous portions les diamants de la couronne, ce qu'il y avait dans cette valise, et qui lui causait tant de souci, c'étaient les lettres de sa fiancée.

Le souper fini, on nous laisse; nos hôtes couchaient en bas, nous dans une chambre haute, où nous avions mangé; une soupente¹ élevée de sept à huit pieds, où l'on montait par une échelle, c'était là le coucher qui nous attendait, espèce de nid dans lequel on s'introduisait en rampant sous des solives chargées de provisions pour toute l'année. Mon camarade y grimpa seul, et se coucha tout endormi, la tête sur sa précieuse valise. Moi, déterminé à veiller, je fis bon feu et m'assis auprès. La nuit s'était déjà passée presque entière assez tranquillement, et je commençais à me rassurer, quand, sur l'heure où il me semblait que le jour ne pouvait être loin, j'entendis au dessous de moi notre hôte et sa femme parler et se disputer; et, prêtant l'oreille par la cheminée, qui communiquait avec celle d'en bas, je distinguai parfaitement ces propres² mots du mari: Eh bien! enfin, voyons, faut-il les tuer tous deux? A quoi la femme répondit: «Oui,» et je n'entendis plus rien. Que vous dirai-je? je restai respirant à peine, tout mon corps froid comme un marbre; à me voir, vous n'eussiez su si j'étais mort ou vivant. Dieu! quand j'y pense encore!... Nous deux presque sans armes, contre eux douze ou quioze qui en avai-

¹ Αλωρζ. ² Τοὺς ἰδίους.

ent tant. Et mon camarade mort de sommeil et de fatigue! L'appeler, faire du bruit, je n'osais; m'échapper tout seul, je ne pouvais; la fenêtre n'était guère haute, mais en bas deux gros dogues¹ hurlant comme des loups... En quelle peine je me trouvais, imaginez-le, si vous pouvez. Au bout d'un quart d'heure, qui fut long, j'entends sur l'escalier quelqu'un, et par les fentes de la porte je vis le père, sa lampe dans une main, dans l'autre un de ses grands couteaux. Il montait, sa femme après lui; moi derrière la porte: il ouvrit; mais, avant d'entrer, il posa la lampe, que sa femme vint prendre; puis il entre pieds nus, et elle, de dehors, lui disait à voix basse, masquant avec ses doigts le trop de lumière de la lampe: « Doucement, va doucement » Quand il fut à l'échelle, il monte, son couteau entre les dents, et venu² à la hauteur du lit, ce pauvre jeune homme étendu, offrant sa gorge découverte, d'une main il prend son couteau, et de l'autre... Ah! cousine... il saisit un jambon³ qui pendait au plancher, en coupe une tranche, et se retire comme il était venu. La porte se referme, la lampe s'en va, et je reste seul à mes réflexions.

Dès que le jour parut, toute la famille, à grand bruit, vient nous éveiller, comme nous l'avions recommandé. On apporte à manger: on sert un déjeuner fort propre, fort bon, je vous assure. Deux chapons⁴ en faisaient partie, dont il fallait, dit notre hôtesse, emporter l'un et manger l'autre. En les voyant, je compris enfin le sens de ces terribles mots: « Faut-il les tuer tous deux? » Et je vous crois, cousine, assez de pénétration pour deviner à présent ce que cela signifiait.

Cousine, obligez moi, ne contez point cette histoire. D'abord, comme vous voyez, je n'y joue pas un beau rôle, et puis vous me la gâteriez. Tenez, je ne vous flatte point; c'est votre figure qui nuirait à l'effet de ce récit. Moi, sans me vanter,

¹ Μελοσσοί. ² Καί φθίσσας. ³ Χοιρομήριον. ⁴ Έκτομίαι, κα-

j'ai la mine qu'il faut pour les contes à faire peur. Mais vous, voulez-vous conter? prenez des sujets qui aillent à votre air, Psyché,¹ par exemple.

BUFFON.

Ὁ Γεώργιος Λουδοβίκος Λεκρέρκος κόμης δὲ Βυφφὼν, ἐγεννήθη ἐν ἔτει 1707 καὶ ἀπέθανεν ἐν ἔτει 1788. Ὑπήρξεν ὁ ἐπισημότερος συγγραφεὺς τῆς Φυσικῆς Ἱστορίας, θαυμάζεται δὲ διὰ τὰς ἐπιστημονικὰς αὐτοῦ ἀνακαλύψεις καὶ διὰ τὴν εὐγλωττίαν του.

LE CHEVAL.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal,² qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats: aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte;³ il se fait⁴ au bruit des armes, il l'aime, il le cherche, et s'anime de la même ardeur. Il partage aussi ses plaisirs: à la chasse, aux tournois, à la course, il brille, il étincelle. Mais, docile autant que courageux, il ne se laisse pas emporter à son feu;⁵ il sait réprimer ses mouvements: non seulement il fléchit sous la main de celui qui le guide, mais il semble consulter ses désirs; et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit,⁶ il se précipite, se modère ou s'arrête, et n'agit que pour y satisfaire.

¹ Ἡ ψυχὴ, πρόσωπον μυθολογικόν. ² Ἡ τοῦ ὑπερηφάνου καὶ ὀρμητικοῦ τούτου ζώου. ³ Affronter ἀψηφῶ. ⁴ Συνηθίζει. ⁵ Ἀντὶ τοῦ par son feu, par son ardeur. ⁶ Τὴν ὁποῖαν λαμβάνει ἀπὸ τὴν χειρᾶ.

C'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime¹ et l'exécute; qui sent autant qu'on le désire² et ne rend qu'autant qu'on veut; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède, et même meurt pour mieux obéir.

(Histoire naturelle).

LE CHIEN.

Le chien, fidèle à l'homme, conservera toujours une portion de l'empire, un degré de supériorité sur les autres animaux; il leur commande, il règne lui-même à la tête d'un troupeau, il s'y fait mieux entendre que la voix du berger; la sûreté, l'ordre et la discipline sont le fruit de sa vigilance et de son activité; c'est un peuple qui lui est soumis, qu'il conduit, qu'il protège et contre lequel il n'emploie jamais la force que pour y maintenir la paix. Mais c'est surtout à la guerre, c'est contre les animaux ennemis ou indépendants qu'éclate son courage et que son intelligence se déploie tout entière. Les talents naturels⁴ se réunissent ici aux qualités acquises. Dès que le bruit des armes se fait entendre, dès que le son du cor ou la voix du chasseur a donné le signal d'une guerre prochaine, brûlant d'une ardeur nouvelle, le chien marque⁵ sa joie par les plus vifs transports; il annonce par ses mouvements et par ses cris l'impatience de combattre et le désir de vaincre; marchant ensuite en silence, il cherche à reconnaître le pays, à découvrir, à surprendre l'ennemi dans son fort,⁶ il recherche ses traces, il les suit pas à pas, et par des accents différents indique

¹ Εκφράζει ταύτην τὴν θέλησιν. ² Τὸ ὅποσον αἰσθάνεται ὅσον ἐπιθυμῶν τις νὰ αἰσθάνηται. ³ Εκφράζει. ⁴ Τὰ φυσικὰ προτερήματα. ⁵ Δεικνύει. ⁶ Φρούριον.

le temps, la distance, l'espèce et même l'âge de celui qu'il poursuit.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence¹ toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel² ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux, et cède, dans le chien domestique, aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire; il vient en rampant mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents; il attend ses ordres pour en faire usage; il le consulte, il l'interroge, il le supplie; un coup d'œil suffit, il entend³ les signes de sa volonté: sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout zèle, tout ardeur et tout obéissance; plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute pas par les mauvais traitements; il les subit, les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage;⁴ loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper; il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission. ✓

L'on peut dire que le chien est le seul animal dont la fidélité soit à l'épreuve; le seul qui connaisse toujours son maître et les amis de la maison; le seul qui, lorsqu'il arrive un inconnu, s'en aperçoive; le seul qui entende son nom et qui reconnaisse la voix domestique; le seul qui, lorsqu'il a perdu son maître et qu'il ne peut le retrouver, l'appelle par ses gémissements; le seul qui, dans un voyage long qu'il n'aura fait qu'une fois,

¹ Κατ' ἐξοχήν. ² Χαρακτήρ. ³ Ἐννοεῖ. ⁴ Ὅπως ἀφοσιωθῆι περισσότερον.

se souviennent du chemin et retrouve la route; le seul enfin dont les talents naturels soient évidents et l'éducation toujours heureuse.

(Histoire naturelle).

L'ÉCUREUIL.

L'écureuil est un joli petit animal qui n'est qu'à demi sauvage, et qui, par sa gentillesse, par sa docilité, par l'innocence de ses mœurs, mériterait d'être épargné;¹ il n'est ni carnassier ni nuisible, quoiqu'il saisisse quelquefois des oiseaux; sa nourriture ordinaire sont² des fruits, des amandes, des noisettes, de la faine et du gland. Il est propre, lesté, vif, très-alerte, très-éveillé, très-industrieux; il a les yeux pleins de feu, la physiologie fine, le corps nerveux, les membres très-dispos; sa jolie figure est encore rehaussée, par une belle queue en forme de panache, qu'il relève jusque dessus sa tête, et sous laquelle il se met à l'ombre. Il est, pour ainsi dire, moins quadrupède que les autres; il se tient ordinairement assis, presque debout, et se sert de ses pieds de devant comme d'une main, pour porter à sa bouche; au lieu de se cacher sous terre, il est toujours en l'air; il approche des oiseaux par sa légèreté; il demeure comme eux sur la cime des arbres, parcourt les forêts en sautant de l'un à l'autre, y fait son nid, cueille les graines, boit la rosée et ne descend à terre que quand les arbres sont agités par la violence des vents. On ne le trouve point dans les champs, dans les lieux découverts, dans les pays de plaine; il n'approche jamais des habitations; il ne reste point dans les taillis, mais dans les bois de hauteur, sur les vieux arbres des plus belles futaies. Il craint l'eau plus encore que la terre, et l'on assure que, lorsqu'il faut la passer, il se sert d'une écorce pour vaisseau, et de sa queue pour voiles et pour gouvernail. Il ne s'en-

¹ Νὰ μὴ κακοποιῆται. ² Ὑποκείμενον τοῦ sont εἶναι, des fruits, des amandes, des noisettes, de la faine et du gland.

gonrdit¹ pas, comme le loir, pendant l'hiver; il est en tout temps très-éveillé; et, pour peu qu'on touche au pied de l'arbre sur lequel il repose, il sort de sa pètte bauge, fuit sur un autre arbre, ou se cache à l'abri d'une branche. Il ramasse des noisettes pendant l'été, en remplit les troncs, les fentes d'un vieux arbre, et a recours² en hiver à sa provision; il les cherche aussi sous la neige, qu'il détourne en grattant. Il a la voix éclatante, et plus perçante³ encore que celle de la fouine; il a de plus un murmure à bouche fermée, et un petit grognement de mécontentement qu'il fait entendre toutes les fois qu'on l'irrite. Il est trop léger pour marcher, il va ordinairement par petits sauts, et quelquefois par bonds; il a les ongles si pointus et les mouvements si prompts, qu'il grimpe en un instant sur un hêtre dont l'écorce est fort lisse.

(Histoire naturelle.)

LES DÉSERTS DE L'ARABIE.

Qu'on se figure un pays sans verdure et sans eau, un soleil brûlant, un ciel toujours sec, des plaines sablonneuses, des montagnes encore plus arides, sur lesquelles l'œil s'étend et le regard se perd sans pouvoir s'arrêter sur aucun objet vivant; une terre morte, et pour ainsi dire écorchée⁴ par les vents, laquelle ne présente que des ossements, [des cailloux jonchés⁵ des rochers debout ou renversés; un désert entièrement découvert où le voyageur n'a jamais respiré sous l'ombrage, où rien ne l'accompagne, rien ne lui rappelle la nature vivante: solitude absolue, mille fois plus affreuse que celle des forêts; car les arbres sont encore des êtres⁶ pour l'homme qui se voit seul plus isolé, plus dénué, plus perdu dans ces lieux vides et sans bor-

¹ Δὲν ναρκούται. ² Προστρέχει. ³ Διαπεραστικήν. ⁴ Ἐγδαρμένη. ⁵ Προτιμώτερον εἶναι «une terre jonchée de cailloux». ⁶ ὄντα.

nes: il voit partout l'espace comme son tombeau; la lumière du jour, plus triste que l'ombre de la nuit, ne renaît que pour éclairer sa nudité, son impuissance, et pour, lui présenter l'horreur de sa situation en reculant à ses yeux les barrières du vide, en étendant autour de lui l'abîme de l'immensité qui le sépare de la terre habitée; immensité qu'il tenterait en vain de parcourir; car la faim, la soif et la chaleur brûlante présentent tous les instants qui lui restent entre le désespoir et la mort.

(Histoire naturelle)

LE PREMIER HOMME RACONTE SES PREMIÈRES SENSATIONS.

Je me souviens de¹ cet instant plein de joie et de trouble où je sentis, pour la première fois, ma singulière existence: je ne savais ce que j'étais, où j'étais, d'où je venais. J'ouvris les yeux: quel surcroît de sensation! la lumière, la voûte céleste, la verdure de la terre, le cristal des eaux, tout m'occupait, m'animait et me donnait un sentiment inexprimable de plaisir. Je crus d'abord que tous ces objets étaient en moi et faisaient partie de moi-même. Je m'affermis dans cette pensée naissante, lorsque je tournai les yeux vers l'astre de la lumière; son éclat me blessa;² je fermai involontairement la paupière, et je sentis une légère douleur. Dans ce moment d'obscurité, je crus avoir perdu tout mon être.³

+ Affligé, saisi d'étonnement, je pensais à ce grand changement, quand tout à coup j'entends des sons: le chant des oiseaux, le murmure des airs formaient un concert dont la douce impression me remuait⁴ jusqu'au fond de l'âme; j'écoutai longtemps, et je me persuadai bientôt que cette harmonie était moi.

¹ Λέγουν «se souvenir de quelque chose» και «se rappeler quelque chose». ² Με προσέβλασε, με έβλαψε. ³ Όλην την ύπαρξίν μου. ⁴ Με συνεκίνησε.

Attentif, occupé tout entier de ce nouveau genre d'existence,¹ j'oubliais déjà la lumière, cette autre partie de mon être que j'avais connue la première, lorsque je rouvris les yeux. Quelle joie de me retrouver en possession de tant d'objets brillants! Mon plaisir surpassa tout ce que j'avais senti la première fois, et suspendit² pour un temps le charmant effet des sons.

Je fixai mes regards sur mille objets divers; je m'aperçus bientôt que je pouvais perdre et retrouver ces objets, et que j'avais la puissance de détruire et de reproduire à mon gré cette belle partie de moi-même; et, quoiqu'elle me parût immense en grandeur, et par la qualité des accidents de lumière et par la variété des couleurs, je crus reconnaître que tout était contenu dans une portion de mon être.

Je commençai à voir sans émotion et à entendre sans trouble, lorsqu'un air léger, dont je sentis la fraîcheur, m'apporta des parfums qui me causèrent un épanouissement intime, et me donnèrent un sentiment d'amour pour moi-même.

Agité par toutes ces sensations, pressé par les plaisirs d'une si belle et si grande existence, je me levai tout d'un coup, et je me sentis transporté par une force inconnue. Je ne fis qu'un pas; la nouveauté de ma situation me rendit immobile: ma surprise fut extrême; je crus que mon existence fuyait: le mouvement que j'avais fait avait confondu les objets: je m'imaginai que tout était en désordre.

Je portai la main sur ma tête; je touchai mon front et mes yeux; je parcourus³ mon corps; ma main me parut être alors le principal organe de mon existence. Ce que je sentais dans cette partie était si distinct et si complet, la jouissance⁴ m'en paraissait si parfaite, en comparaison, du plaisir que m'avaient causé la lumière et les sons, que je m'attachai tout entier

¹ Διὰ ταύτην τὴν νέαν φάσιν τῆς ὑπάρξεώς μου. ² Διέκοψε. ³ Περιέτρεξα μὲ τὴν χεῖρα. ⁴ Ἡδονή.

à cette partie solide de mon être, et je sentis que mes idées prenaient de la profondeur et de la réalité.

✓ Tout ce que je touchais sur moi semblait rendre à ma main sentiment pour sentiment,¹ et chaque attouchement produisait dans mon âme une double idée.

Je ne fus pas longtemps sans m'apercevoir que cette faculté de sentir était répandue dans toutes les parties de mon être ; je reconnus bientôt les limites de mon existence,² qui m'avait paru d'abord immense en étendue.

J'avais jeté les yeux sur mon corps ; je le jugeais d'un volume³ énorme et si grand que tous les objets qui avaient frappé mes yeux ne me paraissaient, en comparaison, que des points lumineux.

Je m'examinai longtemps ; je me regardais avec plaisir, je suivais ma main de l'œil, j'observais ses mouvements. J'eus sur tout cela les idées les plus étranges : je croyais que le mouvement de ma main n'était qu'une espèce d'existence fugitive, une succession de choses semblables ; je l'approchai de mes yeux ; elle me parut alors plus grande que tout mon corps, et elle fit disparaître à ma vue un nombre infini d'objets.

Je commençai à soupçonner qu'il y avait de l'illusion dans cette sensation qui me venait par les yeux. J'avais vu distinctement que ma main n'était qu'une petite partie de mon corps, et je ne pouvais comprendre qu'elle fût augmentée au point de⁴ me paraître d'une grandeur démesurée. Je résolus donc de ne me fier qu'au toucher, qui ne m'avait pas encore trompé, et d'être en garde sur⁵ toutes les autres façons de sentir et d'être.

Cette précaution me fut utile : je m'étais remis en mouvement, et je marchais la tête haute et levée vers le ciel ; je me

¹ Ἐφαίνεται ἀνταποδίδων εἰς τὴν χειρὰ μου αἰσθημα ἀντὶ αἰσθηματος. ² Τοῦ σώματός μου. ³ Ἐκρίνα ὅτι εἶχον ὄγκον. ⁴ Εἰς βαθμὸν ὥστε. ⁵ Νὰ ἦμαι προσεκτικὸς ὡς πρὸς, νὰ προφυλάττωμαι ἀπὸ.

heurtai légèrement contre un palmier; saisi d'effroi, je portai ma main sur ce corps étranger; je le jugeai tel, parce qu'il ne me rendit pas sentiment pour sentiment. Je me détournai avec une espèce d'horreur, et je connus, pour la première fois, qu'il y avait quelque chose hors de moi.

Plus agité par cette nouvelle découverte que je ne¹ l'avais été par toutes les autres, j'eus peine à me rassurer;² et, après avoir médité sur cet événement, je conclus que je devais juger des objets extérieurs comme j'avais jugé des parties de mon corps, et qu'il n'y avait que le toucher qui pût m'assurer de leur existence.

Je cherchais donc à toucher tout ce que je voyais: je voulais toucher le soleil; j'étendais les bras pour embrasser l'horizon, et je ne trouvais que le vide des airs.

A chaque expérience que je tentais, je tombais de surprise en surprise; car tous les objets paraissaient être également près de moi, et ce ne fut qu'après une infinité d'épreuves que j'appris à me servir de mes yeux pour guider ma main; et, comme elle me donnait des idées toutes différentes des impressions que je recevais par le sens de la vue, mes sensations n'étant pas d'accord entre elles,³ mes jugements n'en étaient que plus imparfaits, et le total de mon être n'était encore pour moi-même qu'une existence en confusion.

Profondément occupé de moi, de ce que j'étais, de ce que je pouvais être, les contrariétés que je venais d'éprouver m'humilièrent. Plus je réfléchissais, plus il se présentait de doutes. Lassé de tant d'incertitudes, fatigué des mouvements de mon âme, mes genoux fléchirent, et je me trouvai dans une situation de repos. Ce état de tranquillité donna de nouvelles forces à mes sens.

¹ 'Αφ' ὅ,τι εἶχον συνταραχθῆ. ² Δυσκόλως ἀνέλαθον θάρρος ³ Τῶν αἰσθημάτων μου μὴ ὄντων· ἡ γενικὴ ἀπόλυτος ἐκφράζεται διὰ μετοχῆς.

J'étais assis à l'ombre d'un bel arbre; des fruits d'une couleur vermeille descendaient, en forme de grappe, à la portée de la main.¹ Je les touchai légèrement: aussitôt ils se séparèrent de la branche, comme la figue s'en sépare dans le temps de sa maturité.

J'avais saisi un de ces fruits; je m'imaginai avoir fait une conquête, et je me glorifiais de la faculté que je sentais de pouvoir contenir dans ma main un autre être tout entier. Sa pesanteur, quoique peu sensible, me parut une résistance animée, que je me faisais un plaisir de vaincre.² J'avais approché ce fruit de mes yeux; j'en considérais la forme et les couleurs. Une odeur délicieuse me le fit approcher davantage; il se trouva près de mes lèvres; je tirais à longues aspirations le parfum, et je goûtais à longs traits les plaisirs³ de l'odorat. J'étais intérieurement rempli de cet air embaumé. Ma bouche s'ouvrit pour l'exhaler; elle se rouvrit pour en reprendre: je sentis que je possédais un odorat intérieur plus fin, plus délicat encore que le premier; enfin je goûtai.

Quelle saveur! quelle nouveauté de sensation! Jusque-là je n'avais eu que des plaisirs; le goût me donna le sentiment de la volupté. L'intimité⁴ de la jouissance fit naître⁵ l'idée de la possession. Je crus que la substance de ce fruit était devenue la mienne, et que j'étais le maître de transformer les êtres.

Flatté de cette idée de puissance, incité⁶ par le plaisir que j'avais senti, je cueillis un second et un troisième fruit, et je ne me lassais pas d'exercer ma main pour satisfaire mon goût; mais une langueur agréable, s'emparant peu à peu de tous mes sens, appesantit mes membres et suspendit l'activité de mon

¹ Εἰς ἀπόστασιν ἐρικτὴν εἰς τὴν χειρὰ μου. ² Τὴν ὁποίαν εἶχον εὐχαρίστησιν γὰρ νικήσω. ³ Μακρῶς εἰσπνέων. ⁴ Ἡ ἐνδύμωχος συνάισθησις. ⁵ Παρήγαγε. ⁶ Παρκινθηθεῖς.

âme. Je jugeai de mon inaction par la mollesse¹ de mes pensées; mes sensations émoussées arrondissaient² tous les objets, et ne me présentaient que des images faibles et mal terminées. Dans cet instant, mes yeux devenus inutiles se fermèrent, et ma tête, n'étant plus soutenue par la force des muscles, pencha pour trouver un appui sur le gazon. Tout fut effacé, tout disparut. La trace de mes pensées fut interrompue; je perdis le sentiment de mon existence. Ce sommeil fut profond; mais je ne sais s'il fut de longue durée, n'ayant point encore l'idée du temps et ne pouvant le mesurer. Mon réveil ne fut qu'une seconde naissance, et je sentis seulement que j'avais cessé d'être.³ —

Cet anéantissement que je venais d'éprouver me donna quelque idée de crainte, et me fit sentir que je ne devais pas exister toujours.

J'eus une autre inquiétude: je ne savais si je n'avais pas laissé dans le sommeil quelque partie de mon être. J'essayai mes sens; je cherchai à me reconnaître.

Dans cet instant, l'astre du jour, sur la fin de sa course, éteignit son flambeau. Je m'aperçus à peine que je perdais le sens de la vue; j'existais trop pour craindre de cesser d'être, et ce fut vainement que l'obscurité où je me trouvai me rappela l'idée de mon premier sommeil.

(Histoire naturelle de l'homme.)

¹ Ἐκ τῆς γκυνότητος τῶν. ² Ἐστρογγύλινον, δηλ. πλείστον μὲ συγκεχυμέναν περιγραφάς. ³ Ὅτι εἶχον παύσει νὰ ὑπάρχω.

ROUSSEAU.

Ἰωάννης Ἰάκωβος Ρουσσώ, ἐγεννήθη εἰς Γενεύην ἐν ἔτει 1712 ἀπέθανε δὲ πλησίον τῶν Παρισίων ἐν ἔτει 1778. Ἐνθουσιώδης ἐραστὴς τῆς φύσεως, ἐχθρὸς τῆς κοινωρίας, ἔζησε μακρὰν αὐτῆς, παλαιῶν κατὰ τῶν καταχρήσεων, τῶν ἠθῶν καὶ τῶν ἀτελειῶν τοῦ αἰῶνός του. Τὰ κυριότερα συγγράμματά του εἶναι ἡ «Κοινωνικὴ Συνθήκη», ἥτοι πραγματεία περὶ τῶν κοινωνικῶν βάσεων, εἰς ἃς στηρίζονται αἱ πολιτεῖαι, σύγγραμμα διδάσκων εἰς τοὺς λαοὺς τὰ δικαιώματά των. Ὁ «Αἰμύλιος» πραγματεία περὶ ἀνατροφῆς τῶν, ἡ «Νέα Ἐκτέση» μυθιστόρημα πραγματευόμενον περὶ ὄλων τῶν κοινωνικῶν ἀρετῶν καὶ καθηκόντων. «Λόγος περὶ τῆς Ἐπιρροῆς τῶν Τεχνῶν». «Λόγος περὶ ἀρχῆς τῆς ἀνισότητος μεταξὺ τῶν ἀρθρώπων»; καὶ ἔξομολογήσεις του καὶ Ἐπιστολαί».

SÉJOUR DE JEAN-JACQUES DANS L'ILE DE SAINT-PIERRE.

De toutes les habitations où j'ai demeuré (et j'en ai eu de charmantes), aucune ne m'a rendu si véritablement heureux et ne m'a laissé de si tendres regrets que l'île de Saint-Pierre, au milieu du lac de Bienné...¹

Les rives du lac de Bienné sont plus sauvages et romantiques que celles du lac de Genève parce que les rochers et les bois y bordent l'eau de plus près; mais elles ne sont pas moins riantes. S'il y a moins de culture de champs et de vignes, moins de villes et de maisons, il y a aussi plus de verdure naturelle, plus de prairies, d'asiles ombragés, de bocages, des² contrastes plus fréquents et des accidens plus rapprochés. Comme il n'y a pas sur ces heureux bords de grandes routes commodes pour

¹ Ἐ, Ἐλθετίχ. ² Ὑπεννοεῖται «il y a» καὶ ὅχι «il n'y a plus», ὅπερ θ' ἀπῆται de.

les voitures, le pays est peu fréquenté par les voyageurs; mais il est intéressant pour des contemplatifs¹ solitaires qui aiment à s'enivrer à loisir des charmes de la nature, et à se recueillir dans un silence que ne trouble aucun autre bruit que le cri des aigles, le ramage entrecoupé de quelques oiseaux et le roulement des torrents qui tombent de la montagne. Ce beau bassin, d'une forme presque ronde, enferme dans son milieu deux petites îles, l'une habitée et cultivée, d'environ une demi-lieue de tour; l'autre plus petite, déserte et en friche,² et qui sera détruite à la fin par les transports de la terre qu'on en ôte sans cesse pour réparer les dégâts que les vagues et les orages font à la grande. C'est ainsi que la substance³ du faible est toujours employée au profit du puissant.

Il n'y a dans l'île qu'une seule maison, mais grande, agréable et commode, qui appartient à l'hôpital de Berne,⁴ ainsi que l'île, et où loge un receveur⁵ avec sa famille et ses domestiques. Il y entretient une nombreuse basse cour,⁶ une volière et des réservoirs pour le poisson. L'île, dans sa petitesse, est tellement variée dans ses terrains et ses aspects, qu'elle offre toutes sortes de sites⁷ et souffre⁸ toutes sortes de cultures. On y trouve des champs, des vignes, des bois, des vergers, de gras pâturages ombragés de bosquets et bordés d'arbrisseaux de toute espèce, dont le bord des eaux entretient la fraîcheur; une haute terrasse plantée de deux rangs d'arbres borde l'île dans toute sa longueur; et dans le milieu de cette terrasse on a bâti un joli salon, où les habitants des rives voisines se rassemblent et viennent danser, les dimanches, durant les vendanges.

C'est dans cette île que je me réfugiai, après la lapidation de Motiers.⁹ J'en trouvai le séjour si charmant, j'y menais une

¹ Ὁ διὰ τοῦ νοῦς καὶ μετὰ θαυμασμοῦ μελετῶν. ² Χέρσος. ³ Οὐσία. ⁴ Πρωτεύουσα τῆς Ἑλβετίας. ⁵ Ἐπιστάτης. ⁶ Ὄρνιθοτροφεῖον. ⁷ Τοποθεσία. ⁸ Ἐπιδέχεται. ⁹ Ὁ Ρουσσώ εἶχε καταφύγει εἰς Μοτιέρ, χωρίον τῆς Ἑλβετίας παρὰ τῆ θε-

vie si convenable à mon humeur, que, résolu d'y finir mes jours, je n'avais d'autre inquiétude sinon qu'on ne me laissât pas exécuter ce projet, qui ne s'accordait pas avec celui de m'entraîner en Angleterre, dont je sentais déjà les premiers effets. Dans les pressentiments qui m'inquiétaient, j'aurais voulu qu'on m'eût fait de cet asile une prison perpétuelle, qu'on m'y eût confiné pour toute ma vie, et qu'en m'ôtant toute puissance et tout espoir d'en sortir, on m'eût interdit toute espèce de communication avec la terre ferme; de sorte qu'ignorant tout ce qui se faisait dans le monde, j'en eusse oublié l'existence, et qu'on y eût oublié la mienne aussi.

On ne m'a laissé passer guère que deux mois dans cette île; mais j'y aurais passé deux ans, deux siècles et toute l'éternité, sans m'y ennuyer un moment, quoique je n'y eusse avec ma compagne d'autre société que celle du receveur, de sa femme et de ses domestiques, qui tous étaient à la vérité de très-bonnes gens, et rien de plus; mais c'était précisément ce qu'il me fallait. Je compte ces deux mois pour le temps le plus heureux de ma vie, et tellement heureux, qu'il m'eût suffi durant toute mon existence, sans laisser naître un seul instant dans mon âme le désir d'un autre état.

Quel était donc ce bonheur, et en quoi consistait sa jouissance? Je le donnerais à deviner à tous les hommes de ce siècle, sur la description de la vie que j'y menais. Le précieux far niente fut la première et la principale de ces jouissances que je voulus savourer dans toute sa douceur; et tout ce que je fis durant mon séjour ne fut en effet que l'occupation délicate et nécessaire d'un homme qui s'est dévoué à l'oisiveté.

J'entrepris de faire la *Flora petrinsularis*¹ et de décrire

λήσει τῆς συζύγου του, ἥτις παρεκίνησε τὰ παιδία τοῦ χωρίου νὰ λιθοβολήσωσι τὰ παράθυρά του. Τὸ λιθοβολήμα δὲ τοῦτο ὁ Ρουσσώ καλεῖ «la lapidations de Motiers». ¹ Περιγραφὴν τῶν φυτῶν τῆς νήσου.

toutes les plantes de l'île, sans en omettre une seule, avec un détail suffisant pour m'occuper le reste de mes jours. On dit qu'un Allemand a fait un livre sur un zeste¹ de citron; j'en aurais fait un sur chaque gramin² des prés, sur chaque mousse³ des bois, sur chaque lichen⁴ qui tapisse les rochers; enfin je ne voulais pas laisser un poil d'herbe, pas un atome végétal qui ne fût amplement décrit. En conséquence de ce beau projet, tous les matins, après le déjeuner que nous faisons tous ensemble, j'allais, une loupe à la main et mon Systeme naturee sous le bras, visiter un canton de l'île, que j'avais pour cet effet divisée en petits carrés, dans l'intention de les parcourir l'un après l'autre en chaque saison....

Au bout de deux ou trois heures, je m'en revenais chargé d'une ample moisson, provision d'amusement pour l'après-dinée au logis, en cas de pluie. J'employais le reste de la matinée à aller, avec le receveur et sa femme, visiter leurs ouvriers et leur récolte, mettant le plus souvent la main à l'œuvre avec eux; et souvent des Bernois qui me venaient voir m'ont trouvé juché⁵ sur de grands arbres, ceint d'un sac que je remplissais de fruits, et que je dévalais⁶ ensuite à terre avec une corde. L'exercice que j'avais fait dans la matinée et la bonne humeur qui en est inséparable me rendaient le repos du diner très-agréable; mais quand il se prolongeait trop et que le beau temps m'invitait, je ne pouvais si longtemps attendre; et pendant qu'on était encore à table, je m'esquivais,⁷ et j'allais me jeter seul dans un bateau, que je conduisais au milieu du lac quand l'eau était calme; et là, m'étendant tout de mon long dans le bateau, les yeux tournés vers le ciel, je me laissais aller et dériver⁸ lentement au gré de l'eau, quelquefois pendant plusieurs

¹ Μεμβρχνοσιδές διάφραγμα λειμανίων. ² Ἀγρωστis (φυτόν). ³ Βρύον (φυτόν). ⁴ Λειχήν (φυτόν). ⁵ Σκαλωμένον. ⁶ Dévaler αρχαία λέξις, ἀντί τοῦ descendre, καταβιβάζω. ⁷ Ὑπεκφεύγειν. ⁸ Παρσύρομαι.

heures, plongé dans mille rêveries confuses, mais délicieuses, et qui, sans avoir aucun objet bien déterminé, ni constant, ne laissaient pas d'être,¹ à mon gré, cent fois préférables à tout ce que j'avais trouvé de plus doux dans ce qu'on appelle les plaisirs de la vie. Souvent averti par le baisser du soleil de l'heure de la retraite, je me trouvais si loin de l'île, que j'étais forcé de travailler de toute ma force pour arriver avant la nuit close. D'autres fois, au lieu de m'écarter en pleine eau, je me plaisais à côtoyer les verdoyantes rives de l'île, dont les limpides eaux et les ombrages frais m'ont souvent engagé à m'y baigner. Mais une de mes navigations les plus fréquentes était d'aller de la grande à la petite île, d'y passer l'après-dînée, tantôt à des promenades très-circonscrites² au milieu des marceaux, des bourdaines, des persicaires,³ des arbrisseaux de toute espèce, et tantôt m'établissant au sommet d'un tertre sablonneux, couvert de gazon, de serpotel,⁴ de fleurs, même d'esparcettes et de trèfles qu'on y avait vraisemblablement semés autrefois, et très-propre à loger des lapins, qui pouvaient là multiplier en paix sans rien craindre et sans nuire à rien. Je donnai cette idée au receveur, qui fit venir de Neufchâtel des lapins, et nous allâmes en grande pompe, sa femme, une de ses sœurs, Thérèse et moi, les établir dans la petite île, où ils commençaient à peupler avant mon départ, et où ils auront prospéré sans doute, s'ils ont pu soutenir la rigueur des hivers. La fondation de cette petite colonie fut une fête. Le pilote des Argonautes n'était pas plus fier que moi, menant en triomphe la compagnie et les lapins de la grande île à la petite; et je notais avec orgueil que la receveuse, qui redoutait l'eau à l'excès, et s'y trouvait toujours mal, s'embarqua sous ma conduite avec confiance, et ne montra nulle peur durant la traversée.

Quand le lac agité ne me permettait pas la navigation, je

¹ Οὐχ ἦττον ὁμῶς ἦσαν. ² Λίαν περιορισμένους. ³ Ὀνόματα φυτῶν. ⁴ Ἐρπυλλον (φυτόν).

passais mon après-midi à parcourir l'île, en herborisant à droite et à gauche; m'asseyant tantôt dans les réduits les plus riants et les plus solitaires pour y rêver à mon aise, tantôt sur les terrasses et les tertres, pour parcourir des yeux le superbe et ravissant coup d'œil du lac et de ses rivages, couronnés, d'un côté par des montagnes prochaines, et, de l'autre, élargis en riches et fertiles plaines, dans lesquelles la vue s'étendait jusqu'aux montagnes bleuâtres, plus éloignées, qui la bornaient.

Quand le soir approchait, je descendais des cimes de l'île, et j'allais volontiers m'asseoir au bord du lac, sur la grève, dans quelque asile caché; là, le bruit des vagues et l'agitation de l'eau, fixant mes sens et chassant de mon âme toute autre agitation, la plongeaient dans une rêverie délicieuse, où la nuit me surprenait souvent sans que je m'en fusse aperçu. Le flux et le reflux de cette eau, son bruit continu, mais renflé¹ par intervalles, frappant sans relâche mon oreille et mes yeux, suppléaient aux mouvements internes que la rêverie éteignait en moi, et suffisaient pour me faire sentir avec plaisir mon existence sans prendre la peine de penser. De temps à autre naissait quelque faible et courte réflexion sur l'instabilité des choses de ce monde, dont la surface des eaux m'offrait l'image; mais bientôt ces impressions légères s'effaçaient dans l'uniformité du mouvement continu qui me berçait, et qui, sans aucun concours actif de mon âme, ne laissait pas de m'attacher, au point² qu' appelé par l'heure et par le signal convenu, je ne pouvais m'arracher de là sans efforts.

Après le souper, quand la soirée était belle, nous allions encore tous ensemble faire quelque tour de promenade sur la terrasse, pour y respirer l'air du lac et la fraîcheur. On se reposait dans le pavillon, on riait, on causait, on chantait quelque vieille chanson qui valait bien le tortillage³ moderne, et enfin

¹ Ἐξοργούμενος. ² Εἰς τοιοῦτον βαθμὸν ὥστε. ³ Περιτροφή, λαρυγγισμός.

l'on s'allait coucher content de sa journée et n'en désirant qu'une semblable pour le lendemain.

(Les Réveries, 5 promenade.)

LA MAISON, LES AMIS, LES PLAISIRS DE JEAN-JACQUES,
S'IL ÉTAIT RICHE.

Je n'irais pas me bâtir une ville en campagne, et mettre au fond d'une province les Tuileries¹ devant mon appartement. Sur le penchant de quelque agréable colline bien ombragée, j'aurais une petite maison rustique, une maison blanche avec des contrevents verts, et, quoiqu'une couverture de chaume soit en toute saison la meilleure, je préférerais magnifiquement, non la triste ardoise, mais la tuile, parce qu'elle a l'air plus propre et plus gai que le chaume, qu'on ne couvre pas autrement les maisons dans mon pays, et que cela me rappellerait un peu l'heureux temps de ma jeunesse. J'aurais pour cour une basse-cour, et pour écurie une étable avec des vaches, pour avoir du laitage, que j'aime beaucoup. J'aurais un potager² pour jardin et pour parc³ un joli verger.⁴ Les fruits, à la discrétion⁵ des promeneurs, ne seraient ni comptés ni cueillis par mon jardinier, et mon avare magnificence n'étalerait point aux yeux des espaliers⁶ superbes auxquels à peine on osât toucher. Or, cette petite prodigalité serait peu coûteuse, parce que j'aurais choisi mon asile dans quelque province éloignée où l'on voit peu d'argent et beaucoup de denrées, et où règnent l'abondance et la pauvreté.

Là je rassemblerais une société plus choisie que nombreuse d'amis aimant le plaisir et s'y connaissant,⁷ de femmes qui puissent sortir de leur fauteuil et se prêter⁸ aux jeux champêtres,

¹ Κεραμεικός, κήπος ἐν Παρισίοις. ² Λαχανοφυτεῖον. ³ Ἄλσος. ⁴ Κήπος καρποφόρων δένδρων. ⁵ Εἰς διάκρισιν. ⁶ Δένδρα τεταγμένα παρὰ τὸν τοῖχον. ⁷ Καὶ γνωριζόντων αὐτὴν (τὴν εὐθυμίαν). ⁸ Καὶ νὰ λαμβάνουν μέρος.

prendre quelquefois, au lieu de la navette et des cartes, la ligne, les gluaux, le râteau des faneuses et le panier des vendangeurs. Là tous les airs de la ville seraient oubliés, et, devenus villageois au village, nous nous trouverions livrés à des foules d'amusements divers, qui ne nous donneraient chaque soir que l'embarras du choix pour le lendemain. L'exercice et la vie active nous feraient un nouvel estomac et de nouveaux goûts. Tous nos repas seraient des festins, où l'abondance plairait plus que la délicatesse. \\ La gaieté, les travaux rustiques, les folâtres jeux sont les premiers cuisiniers du monde, et les ragoûts fins sont bien ridicules à des gens en haleine¹ depuis le lever du soleil. Le service² n'aurait pas plus d'ordre que d'élégance; la salle à manger serait partout, dans le jardin, dans un bateau, sous un arbre, quelquefois au loin, près d'une source vive, sur l'herbe verdoyante et fraîche, sous des touffes d'aunes et de coudriers: une longue procession de gais convives porterait en chantant l'apprêt du festin; on aurait le gazon pour chaises; les bords de la fontaine serviraient de buffet,³ et le dessert pendrait aux arbres. Les mets en seraient servis sans ordre, l'appétit dispenserait des façons;⁴ chacun, se préférant ouvertement à tout autre, trouverait bon que tout autre se préférât de même à lui: de cette familiarité cordiale et modérée naîtrait, sans grossièreté, sans fausseté, sans contrainte, un conflit⁵ badin, plus charmant cent fois que la politesse, et plus fait pour lier les cœurs. Point d'importuns laquais épiant nos discours, critiquant tout bas nos maintiens, comptant nos morceaux d'un œil avide, s'amusant à nous faire attendre à boire, et murmurant d'un trop long diner. Nous serions nos valets, pour être nos maîtres; chacun serait servi par tous; le temps passerait sans le compter; le repas serait le repos, et durerait

¹ Κινουμένους. ² Ἡ παράθεσις τῆς τροφῆς. ³ Ὁψοφυλακεῖον. ⁴ Ἦθελε καταστήσει περιττοὺς τοὺς μορφοσμοῦς. ⁵ Ἀμιλλὰ.

autant que l'ardeur du jour. S'il passait près de nous quelque paysan retournant au travail, ses outils sur l'épaule, je lui réjouirais le cœur par quelques bons propos, par quelques coups¹ de bon vin qui lui feraient porter plus gaiement sa misère; et moi j'aurais aussi le plaisir de me sentir émouvoir un peu les entrailles et de me dire en secret: «Je suis encore homme.»

Si quelque fête champêtre rassemblait les habitants du lieu, j'y serais des premiers avec ma troupe.

Si quelques mariages, plus bénis du ciel que ceux des villes, se faisaient à mon voisinage, on saurait que j'aime la joie, et j'y serais invité. Je porterais à ces bonnes gens quelques dons simples comme eux, qui contribueraient à la fête, et j'y trouverais en échange des biens d'un prix inestimable, des biens si peu connus de mes égaux, la franchise et le vrai plaisir. Je souperais gaiement au bout de leur longue table, j'y ferais chorus² au refrain d'une vieille chanson rustique, et je danserais dans leur grange de meilleur cœur³ qu'au bal de l'Opéra.

(Émile, liv. IV.)

¹ Πόσεις. ² Ἦθηλον συναΐδει. ³ Εὐθυμότερον ἤ.

M^{me} LA MARQUISE.

DE LA ROCHEJAQUELEIN.

Ἡ μαρκησία de la Rochejaquelein, συνέγραψε τὰ ἀπομνημονεύματά της» ἐν ὅς περιγράφει τὸν πόλεμον κατὰ τῆς Βαρδαίας. Σύζυγος οὖσα ἐνδὸς τῶν ἀρχηγῶν τῶν Βασιλικῶν, καὶ ἀκολουθήσασα τὸν στρατὸν, διηγεῖται ὅσα εἶδεν εἰς γλῶσσαν γλαφυρωτάτην καίτοι μὴ ἐστερημένην πάθους.

PASSAGE DE LA LOIRE.

MM. de Talmont et d'Autichamp avaient réussi dans leur entreprise sur Varades;¹ ils en avaient chassé les Bleus,² et le passage de la Loire était assuré. Dès le 17, une foule de soldats s'étaient enfuis, sans s'arrêter, jusqu'à St. Florent. Pendant toute la nuit, les Vendéens s'étaient portés sur ce point.³ Nos soldats Bretons et les gens de la rive droite avaient amené quelques bateaux. Ils appelaient les fugitifs, disant: «Venez mes amis, venez dans notre pays; vous ne manquerez de rien, nous vous secourrons; nous sommes tous aristocrates».⁴ Les Vendéens se précipitaient en foule dans les barques.

Ainsi, lorsque le 18 au matin les officiers arrivèrent, le passage était commencé. Nous avions quitté Chaudron pendant la nuit. On portait M. de Lescure⁵ dans un lit, qu'on avait couvert du mieux qu'il avait été possible:⁶ il souffrait horriblement. Nous parvînmes de bonne heure à St. Florent; et alors parut à mes yeux le spectacle les plus grand et le plus triste

¹ Μικρὰ πόλις τῆς δυτικῆς Γαλλίας. ² Οὕτω ὠνομάζοντο οἱ στρατιῶται τῆς Δημοκρατίας, ἐκ τοῦ χρώματος τῆς στολῆς. ³ Εἶχον μεταβῆ εἰς τοῦτο τὸ σημεῖον. ⁴ Δηλ. βασιλικοί. ⁵ Ἀρχηγὸς τῶν βασιλικῶν ἐν Βανδαίᾳ. ⁶ Ὅσον τὸ δυνατὸν καλῆτερον.

qu'on puisse imaginer ; spectacle qui ne sortira jamais de la mémoire des malheureux Vendéens.

Les hauteurs de St. Florent forment une sorte d'enceinte demi-circulaire, au bas de laquelle règne une vaste plage unie, qui s'étend jusqu'à la Loire, fort large en cet endroit. Quatre-vingts mille personnes se pressaient dans cette vallée ; soldats, femmes, enfants, vieillards, blessés, tous étaient pêle-mêle,¹ fuyant le meurtre et l'incendie. Derrière eux, ils apercevaient la fumée s'élever des villages que brûlaient les républicains. On n'entendait que des pleurs, des gémissements et des cris. Dans cette foule confuse, chacun cherchait à retrouver ses parents, ses amis, ses défenseurs. On ne savait quel sort on allait rencontrer sur l'autre rive. Cependant on s'empressait pour y passer, comme si au-delà du fleuve on avait dû trouver la fin de tous les maux. Une vingtaine de mauvaises barques portaient successivement les fugitifs qui s'y entassaient ; d'autres cherchaient à traverser sur des chevaux : tous tendaient les bras vers l'autre bord, suppliant qu'on vint les chercher. Au loin, du côté opposé, on voyait une autre multitude, dont on entendait le bruit plus sourd. Enfin, au milieu était une petite île couverte de monde. Beaucoup d'entre nous comparaient ce désordre, ce désespoir, cette terrible incertitude de l'avenir, ce spectacle immense, cette foule égarée, cette vallée, ce fleuve qu'il fallait traverser, aux images que l'on se fait du redoutable jour du jugement dernier.

Quand les officiers du pays même virent cet empressement à quitter la rive gauche, et le passage de la Loire devenu nécessaire par ce mouvement désordonné de toute l'armée, ils se livrèrent au désespoir. M. de la Rochejaquelein était comme un furieux ; il voulait rester sur le rivage, et s'y faire tuer par les Bleus. On lui représentait vainement qu'il fallait céder au torrent ; que jamais on ne pourrait ranimer le courage des

¹ Φύρδην, μίγδην.

soldats, et les ramener au combat; que c'était là¹ le seul moyen de sauver tout ce peuple: il n'écoutait rien. Il vint avec un grand nombre d'officiers trouver M. de Lescure, qu'on avait retiré dans une maison à St. Florent, et il lui raconta, en pleurant de rage, ce qui se passait. M. de Lescure se ranima pour protester qu'il voulait aussi mourir, se faire achever dans la Vendée. Mais on lui représenta son état: il ne pouvait pas se soutenir. On lui dépeignit la situation de l'armée, dont une partie avait déjà passé, et que certainement on ne pourrait engager à revenir. On lui parla de cette foule de blessés, de femmes, d'enfants, de vieillards; de l'armée républicaine victorieuse qui s'avancait de moment en moment et des flammes qui se rapprochaient de plus en plus. On lui observa qu'il n'y avait plus de munitions, ni aucun moyen de défense. Enfin, il se rendit.² Il vit que se maintenir était un effortan dessus du génie et des forces humaines; il consentit à être porté sur l'autre bord.

Nous nous préparâmes donc à y passer. On enveloppa M. de Lescure dans des couvertures, on le posa sur un fauteuil de paille, garni d'une espèce de matelas, et nous descendîmes de St. Florent sur la plage, au milieu de la foule. Beaucoup d'officiers nous accompagnaient. Ils tirèrent leurs sabres, se mirent en cercle autour de nous, et nous arrivâmes au bord de l'eau.

Quand nous fûmes embarqués, mon père dit au matelot qui nous conduisait, de faire le tour de la petite île, et d'aller à Varades sans s'arrêter, pour éviter à M. de Lescure la souffrance d'être débarqué et rembarqué une fois de plus. Cet homme s'y refusa absolument: ni prières, ni menaces, ne purent le décider. Mon père s'emporta et tira son sabre: « Hé-
»las! Monsieur, lui dit le matelot, je suis un pauvre prêtre;
»je me suis mis par charité à passer les Vendéens. Voilà huit

¹ Ὅτι ἐκεῖνο ἦτο τὸ μόνον. ² Ἐνέδωκεν.

» heures que je conduis cette barque; je suis accablé de fatigue, et je ne suis pas habile dans ce métier: je courrais risque de vous noyer, si je voulais traverser le grand bras de » la rivière ». Il fallut donc descendre dans l'île, au milieu du désordre. Nous retrouvâmes un bateau, et nous arrivâmes de l'autre côté.

Il y avait sur la plage une multitude de Vendéens assis sur l'herbe. Chacun, pour aller plus loin, attendait que ses amis eussent passé.

Varades est à un quart de lieue, sur le penchant d'un coteau. M. de Lescure était impatient d'y arriver. Le temps était serein, mais le vent était froid. On passa deux piques sous le fauteuil, et les soldats se mirent¹ à le porter. Ma femme de chambre et moi, nous soutenions ses pieds enveloppés dans des serviettes.

Nous avançons ainsi dans la plaine lorsque j'entendis que dans Varades on criait: Aux armes; et bientôt le bruit des tambours et de la mousqueterie commença. Jamais je ne m'étais trouvée si près d'un combat; et encore dans quel moment nous attaquaient-on! Je m'arrêtai tout effrayée. Les coups de fusil ranimèrent M. de Lescure, qui était presque sans connaissance. Il demanda ce que c'était. Je le suppliai de se laisser porter dans un bois voisin. Il me répondit que les Bleus lui rendraient service en l'achevant, et que les balles lui feraient moins de mal que le froid et le vent. Je ne l'écoutai point; on le porta dans le bois, ma fille m'y rejoignit. Beaucoup de personnes s'y réfugièrent.

Au bout d'une heure, nous sûmes que tout était tranquille. Un détachement de hussards s'était présenté devant Varades, sans savoir qu'il était occupé, et s'était retiré en toute hâte. Nous continuâmes notre route, et nous arrivâmes dans le bourg. Comme j'y entraï, un paysan que je ne connaissais pas, vint à

¹ Ἡρωισμῶν.

moi, et me serrant la main, me dit : « Nous avons quitté notre »pays, nous voilà à présent tous frères et sœurs, nous ne »nous quitterons pas, je vous défendrai jusqu'à la mort, et nous »périrons ensemble».

HAMILTON.

Ὁ κόμης Ἀρτώριος Ἀμιλτον ἐγεννήθη ἐν Ἰρλανδίᾳ τὸ 1646, ἀπέβλεψε δὲ ἐν Παρισίοις τὸ 1720, ζήσας ἐν Γαλλίᾳ τὰ τριάκοντα τελευταῖα ἔτη τῆς ἡλικίας του. Καίτοι ξένος θεωρεῖται εἰς τῶν διασημοτέρων Γάλλων λογογράφων διὰ τὸ σύγγραμμά του «Τὰ Ἀπομνημονεύματα τοῦ ἱππότου Γραμόντ», ἐν οἷς περιγράφει σκόπτων εὐφρονῶς τὴν ἀλλήν Καρόλου τοῦ Β'. Τὸ ὄφος τοῦ Ἀμιλτον εἶναι εὐχολον, φυσικόν, γλαφυρὸν καὶ ἐρίστε ἀτημέλητον, ὄν τὸ ἀληθές ὄφος τῆς γαλλικῆς συνδιαλέξεως.

L'HABIT DU CHEVALIER DE GRAMONT.

La reine d'Angleterre, femme de Charles II, avait imaginé une mascarade¹ où ceux qu'elle nomma pour danser devaient représenter différentes nations. Elle donna du temps pour s'y préparer, et, durant ce temps, on peut croire que les tailleurs, les couturières et les brodeurs ne furent pas sans occupation. Le roi, qui ne cherchait qu'à faire plaisir au chevalier de Gramont, lui demanda s'il voulait être de cette fête: «Sire, lui répondit le chevalier, de toutes les bontés qu'il vous a plu² de me témoigner depuis que je suis ici, cette dernière m'est la

¹ Μετεμφιασμός. ² Εὐηρεστήθητε.

plus sensible.—Et comment vous mettrez-vous pour le bal? lui demanda le prince. Je vous laisse le choix des nations.—Si cela est,¹ reprit le chevalier de Gramont, je m'habillerai à la française pour me déguiser; car l'on me fait déjà l'honneur de me prendre² pour un Anglais dans votre ville de Londres. Quant à mon costume, je ferai partir demain pour Paris Termes, mon valet de chambre; et si je ne vous montre, à son retour, le plus bel habit que vous ayez encore vu, tenez-moi pour la nation la plus déshonorée de votre mascarade.»

Termes partit avec des instructions réitérées sur le sujet de son voyage; et son maître redoublant d'impatience dans une conjoncture³ comme celle-là, le courrier⁴ ne pouvait pas encore être débarqué qu'il commençait à compter les moments dans l'attente du retour.

Le jour du bal venu, la cour, plus brillante que jamais, étala toute sa magnificence dans cette mascarade. Ceux qui la devaient composer étaient assemblés, à la réserve⁵ du chevalier de Gramont. On s'étonna qu'il arrivât des derniers dans cette occasion, lui dont l'empressement était si remarquable dans les plus frivoles; mais on s'étonna bien plus de le voir arriver enfin en habit de ville qui avait déjà paru. La chose était monstrueuse pour la conjoncture⁶ et nouvelle pour lui. Vainement portait-il [le plus beau point,⁷ la perruque la plus vaste et la mieux poudrée qu'on pût voir: son habit, d'ailleurs magnifique, ne convenait pas à la fête.

Le roi s'en aperçut d'abord. «Chevalier de Gramont lui dit-il, Termes n'est donc pas arrivé? — Pardonnez-moi, sire, dit-il, Dieu merci.—Comment! Dieu merci, dit le roi; lui serait-il arrivé quelque chose par les chemins? — Sire, dit le chevalier, voici l'histoire de mon habit et de M. Termes, mon courrier.»

¹ Ἐὰν ἔχη οὕτω. ² Νὰ μὲ ἐκλαμβάνωσι. ³ Περίστασιν. ⁴ Ταχυδρόμος (ὁ ἀπεσταλμένος του). ⁵ Ἐκτός. ⁶ Conjoncture ἀντὶ τοῦ circonstance. ⁷ Λεπτὸν πλέγμα (δαντέλλα).

A ces mots, le bal, tout prêt à commencer, fut suspendu. Tous ceux qui devaient danser faisaient un cercle autour de Gramont. Il poursuivit ainsi son récit :

« Il y deux jours que¹ ce coquin devait être ici, suivant mes ordres et ses serments. On peut juger de mon impatience tout aujourd'hui, voyant qu'il n'arrivait pas. Enfin, après l'avoir bien maudit, il n'y a qu'une heure qu'il est arrivé, crotté depuis la tête jusqu'aux pieds, botté jusqu'à la ceinture, fait enfin comme un excommunié. » Eh bien, monsieur le faquin, lui dis-je, voilà de vos façons de faire ! vous vous faites attendre jusqu'à l'extrémité ; encore est-ce un miracle que vous soyez arrivé. — Oui, monsieur dit-il, c'est un miracle. Vous êtes toujours à gronder. Je vous ai fait faire le plus bel habit du monde, que M. le duc de Guise lui-même a pris la peine de commander. Donne-le donc, bonreau, lui dis-je. — Monsieur, dit-il, si je n'ai mis douze brodeurs après, qui n'ont fait que travailler jour et nuit, tenez-moi pour un infâme. Je ne les ai pas quittés d'un moment. — Et où est-il, traître, qui ne fais que raisonner dans le temps que je devrais être habillé ? — Je l'avais dit-il, empaqueté, serré, ployé, que² toute la pluie du monde n'en eût point approché. Me voilà à courir jour et nuit, connaissant votre impatience, et qu'il ne faut pas lanterner avec vous... — Mais où est-il, m'écriai-je, cet habit si bien empaqueté ? — Péri, monsieur, me dit-il en joignant les mains. — Comment, péri ! lui dis-je en sursaut. — Oui, péri, perdu, abîmé ! que vous dirai-je de plus ? — Quoi ! le paquebot a fait naufrage ? lui dis-je. — Oh ! vraiment, c'est bien pis, comme vous allez voir, me répondit-il. J'étais à une demi-lieue de Calais, hier matin, et voulus prendre le long de la mer pour faire plus de diligence ; mais, ma foi, on dit bien vrai qu'il n'est rien tel que le grand chemin ; car je donnai tout au travers d'un sable mouvant, où j'enfonçai jusqu'au menton. — Un sable mouvant,

¹ Πρὸ δύο ἡμερῶν. ² Εἰς τρόπον ὥστε.

près de Calais ? lui dis-je. — Oui, monsieur, me dit-il, et si bien sable mouvant, que je veux être pendu si l'on me voyait autre chose que le haut de la tête quand on m'en a retiré. Pour¹ mon cheval, il a fallu plus de quinze hommes pour l'en sortir ; mais pour mon porte-manteau, où malheureusement j'avais mis votre habit, jamais on n'a pu le trouver ; il faut qu'il soit pour le moins² une lieue sous terre.»

Quelque temps après le bal dont nous venons de parler, le chevalier de Gramont, allant de Londres à Paris, passa par Abbeville. Le maître de poste était son ancienne connaissance. Son hôtellerie était la mieux fournie qu'il y eût entre Calais et Paris ; et le chevalier, en mettant pied à terre, dit à Termes qu'il avait envie³ d'y boire un coup, en attendant que leurs chevaux fussent prêts. Il était près de midi : depuis la nuit précédente jusqu'à ce moment, ils n'avaient pas mangé. Termes, louant le Seigneur de ce que des sentiments humains l'emportaient cette fois sur son impatience ordinaire, le confirma tant qu'il put dans des sentiments si raisonnables. Ils furent surpris, en entrant dans la cuisine, où le chevalier rendait volontiers⁴ sa visite, de voir six broches chargées de gibier devant le feu, et l'appareil d'un festin magnifique par toute la cuisine. Le cœur de Termes en tressaillit. Il donna sous main⁵ ordre de défermer quelques-uns des chevaux, pour n'être pas arraché de ce lieu sans y repaître.⁶ Bientôt une foule de violons et de hautbois, suivis des galopins⁷ de la ville, entrent dans la cour. L'hôte, à qui l'on demandait la raison de tant de préparatifs, dit à M. le chevalier de Gramont que c'était pour la noce d'un gentilhomme des plus riches des environs ; que le repas se fai-

¹ Ὅσον διζ. ² Τοῦλάχιστον. ³ Ἐπεθύμει. ⁴ Εὐχαρίστως.
⁵ Κρυφίως. ⁶ repaître ἀντὶ τοῦ manger λέγεται διὰ τοὺς ἀνθρώπους καὶ τοὺς ἵππους, ἰδίως ὅταν εὐρίσκονται εἰς πορείαν.
⁷ Galopins λέγεται περιφρονητικῶς διὰ τοὺς παιδᾶς.

sait chez lui; qu'il ne tiendrait¹ qu'à sa grandeur de voir bientôt arriver les mariés de la paroisse, puisque la musique était déjà venue. Il en jugea bien; car à peine achevait-il de parler que trois grands corbillards,² comblés de laquais grands comme des Suisses et chamarrés de livrées tranchantes,³ parurent dans la cour et débarquèrent toute la noce. Jamais on n'a vu la magnificence campagnarde si naturellement étalée. Le clinquant rouillé, les passements ternis, le taffetas rayé brillaient de toutes parts.

Si le premier coup d'œil du spectacle surprit de chevalier de Gramont, le second n'étonna pas moins le fidèle Termes. Le peu qui paraissait du visage de la mariée n'était pas sans éclat; mais on ne pouvait porter aucun jugement sur le reste. Quatre douzaines de mouches et dix serpenteaux de chaque côté, qu'on avait fait avec ses cheveux, en dérobaient la vue; mais ce fut le nouvel époux qui mérita l'attention du chevalier de Gramont.

Il était aussi ridiculement paré que les autres, à la réserve d'un justaucorps de la plus grande magnificence et du meilleur goût du monde. Le chevalier de Gramont, en s'approchant de lui pour examiner de près son habit, se mit à louer la broderie de son justaucorps. La mariée tint⁴ cet examen à grand honneur, et lui dit qu'il avait acheté ce justaucorps cent cinquante louis, du temps qu'il sollicitait la main de madame sa femme. «Vous ne l'avez donc pas fait faire ici? lui dit le chevalier.— Bon! lui répondit l'autre, je l'ai eu d'un marchand de Londres, qui l'avait commandé pour un milord d'Angleterre.» Le chevalier, qui sentait le dénouement de l'aventure, lui demanda s'il reconnaîtrait bien le marchand. «Si je le reconnaîtrais? Ne fus-je pas obligé de boire toute la nuit à Calais, pour en avoir

¹ Ὅτι θὰ ἐξαρτᾶτο μόνον. ² Corbillard ὀνομάζεται τότε μεγάλη ἄμαξα διὰ τὴν ἀκολουθίαν τῶν ἡγεμόνων, νῦν δὲ νεκροφόρος ἄμαξα. ³ Χρώματος ζωηροῦ. ⁴ Ἐθεώρησε.

bon marché?» Termes s'était absenté dès que ce justaucorps avait paru, sans pourtant s'imaginer que ce maudit marié dût en entretenir son maître.

L'envie de rire et de faire pendre le seigneur Termes partagèrent quelque temps les sentiments du chevalier de Gramont; mais l'habitude de se laisser voler par ses domestiques, jointe à la vigilance du coupable, à qui son maître ne pouvait reprocher d'avoir dormi dans son service, le portèrent à la clémence; et, cédant aux importunités du campagnard, pour confondre son fidèle écuyer, il se mit à table, lui trente-septième. Quelques moments après, il dit aux gens de la maison de faire monter un gentilhomme nommé Termes. Il vint; et dès que le maître de la fête le vit, il se leva de table, et lui tendant la main: «Touchez là, notre ami, lui dit-il; vous voyez que j'ai bien conservé le justaucorps que vous aviez tant de peine à me vendre, et que je n'en ai pas fait un mauvais usage.» Termes, s'étant fait un front d'airain, fit semblant de ne le pas connaître, et se mit à le repousser assez brutalement. «Oh! parbleu! lui dit l'autre, puisqu'il m'a fallu boire avec vous pour conclure le marché, vous me ferez raison de la santé de madame la mariée.» Le chevalier, qui le vit tout déconcerté malgré son effronterie, lui dit en le regardant civilement: «Allons, monsieur le marchand de Londres, mettez-vous là, puisqu'on vous en prie de si bonne grâce; nous ne sommes pas tant à table qu'il n'y ait encore place pour un aussi honnête homme que vous.» A ces mots, trente-cinq des conviés se mirent en mouvement pour recevoir ce nouveau convié. Il n'y eut que le siège de l'épouse, qui, par bienséance, demeura fixe; et l'audacieux Termes, ayant bu la première honte de cet événement, s'y prenait de manière à boire tout le vin de la noce, si son maître ne se fût levé de table comme on ôtait vingt-quatre potages pour mettre autant d'entrées.

Il y avait déjà longtemps que le maître et le valet étaient sortis d'Abbeville, et qu'ils couraient dans un profond silence. Termes, qui s'attendait bien à le voir rompre dans peu, n'était

en peine que de la manière : savoir¹ si son maître l'attaquerait par un torrent d'injures mêlées de certaines épithètes qui pourraient lui convenir, ou si, se servant de quelque outrageante ironie, l'on emploierait toutes les louanges qui seraient le plus capables de le confondre. Mais, voyant, au lieu de tout cela, qu'on s'obstinait à ne lui rien dire, il crut qu'il valait mieux prévenir la harangue qu'on méditait que d'y laisser rêver plus longtemps ; et, s'armant de toute son effronterie : « Vous voilà bien en colère, monsieur, lui dit-il ; mais je veux être pendu si vous n'avez pas tort dans le fond. — Comment, traître ! dans le fond ? dit le chevalier ; c'est donc parce que je ne te fais pas rouer comme tu l'as mérité depuis longtemps ? — Voilà-t-il pas ? dit Termes. Toujours de l'emportement, au lieu d'entendre raison ! Oui, monsieur, je vous soutiens que ce que j'en ai fait était pour votre bien. — Et le sable mouvant, n'était-il pas pour mon service ? dit Gramont. — Patience, s'il vous plaît,² répondit l'autre. Je ne sais comment ce nigaud de marié s'est rencontré chez les gens de la douane quand on visita ma valise à Calais ; mais ces coquins-là se fourrent partout. Dès qu'il vit votre justaucorps, il en devint amoureux. Je vis bien dès là qu'il était un sot ; car il était à deux genoux devant moi pour l'acheter. Outre qu'il était tout froissé de la valise, la sueur du cheval l'avait tout taché par devant, et je ne sais comment il a fait pour raccommoder tout cela ; mais tenez-moi pour un excommunié si vous l'eussiez jamais voulu mettre. Conclusion : il vous revenait à cent quarante louis, et voyant qu'on m'en offrait cent cinquante : « Mon maître, dis-je, n'a pas besoin de cette oriflamme³ pour se distinguer au bal ; et, quoiqu'il eût beaucoup d'argent quand je l'ai quitté, que sais-je s'il en aura quand je le reverrai ? cela dépend du jeu. Bref, monsieur, je vous en ai fait donner dix louis de plus qu'il ne

¹ Τούτέστι. ² Σας παρακαλώ. ³ oriflamme ἀρχαία γαλλική σημαία.

vous coûte ; c'est un profit tout clair. Je vous en tiendrai compte, et vous savez que je suis bon pour cette somme. Dites à présent, en auriez-vous la jambe mieux faite au bal, d'être paré de ce justaucorps qui vous aurait donné la même mine qu'à ce marié de village, à qui nous l'avons vendu ? Et cependant il faut voir comme vous tempétiez à Londres. quand vous l'avez cru perdu ; les beaux contes que vous avez faits au roi du sable mouvant, et quelle chienne de mine vous avez faite quand vous vous êtes douté que ce pied plat le portait à sa noce.»

Que répondre à tant d'impudence ? S'il écoutait l'indignation, le rouer de coups ou le chasser était le traitement le plus favorable que son maître lui devait ; mais il en avait besoin pour le reste de son voyage, et, dès qu'il fut à Paris, il en eut besoin pour son retour.

(Mémoires du chevalier de Gramont.)

M^{me} COTTIN.

Τὰ κυριώτερα συγγράμματα τῆς Κυρίας Κοτταίν εἶναι ἡ *Μαλβίνα*, οἱ *Ἐξόριστοι τῆς Σιβηρίας*, ἡ *Ἀμαλία Μασσφιέλλ* καὶ ἡ *Μαθιλλδη*. Ἐκ τοῦ ὕφους καὶ τῆς πλοκῆς ὁ ἀναγνώστης ἀμέσως ἐρροεῖ ὅτι μόνον ἡ ἀρετὴ καὶ τὸ αἶσθημα σὺν ζωηροτάτῃ γαρτασίᾳ διευθύνουσι τὸν κάλαμον τῆς συγγραφῆς. Τὸ μόνον δὲ ὃ δύνатаί τις νὰ τὴν μεμφῇ εἶναι τὸ ὑπὲρ τὸ δέον ἐρίοτε κλαυθμηρὸν αὐτῆς ὕφος.

La ville de Tobolsk, capitale de la Sibérie, est située sur les rives de l'Irtish; au nord elle est entourée d'immenses forêts qui s'étendent jusqu'à la mer Glaciale. Dans cet espace de onze cents verstes,¹ on rencontre des montagnes arides, rocailleuses et couvertes de neiges éternelles; des plaines incultes dépouillées, où, dans les jours les plus chauds de l'année, la terre ne dégèle pas à un pied; de tristes et larges fleuves dont les eaux glacées n'ont jamais arrosé une prairie ni vu épanouir une fleur. En avançant davantage vers le pôle, les cèdres, les sapins, tous les grands arbres disparaissent; des broussailles de mélèzes rampants et de bouleaux nains deviennent le seul ornement de ces misérables contrées; enfin des marais chargés de mousse se montrent comme le dernier effort d'une nature expirante; après quoi toute trace de végétation disparaît. Néanmoins c'est là qu'au milieu des horreurs d'un éternel hiver, la nature a encore des pompes magnifiques; c'est là que les aurores boréales² sont fréquentes et majestueuses, et qu'embras-

¹ Βέρστιον, μέτρον χρησιμεῦον πρὸς καταμέτρησιν τῶν ἀποστάσεων ἐν Ῥωσσίᾳ, ὡς τὸ στάδιον ἐν Ἑλλάδι· ἔχει δὲ τρεῖς χιλιάδας πεντακοσίους πόδας. ² Τὸ βόρειον σέλας, ἐν τῶν λαμπροτάτων φυσικῶν φαινομένων, ἀνῆκον ἀποκλειστικῶς εἰς τὰς βορείους ζώνας τῆς σφαίρας. Εἶναι κυκλικὸν

sant l'horizon en forme d'arc très-clair, d'où partent des colonnes de lumière mobile, elles donnent à ces régions hyperborées des spectacles dont les merveilles sont inconnues aux peuples du midi. Au sud de Tobolsk s'étend le cercle d'Ischim; des landes, parsemées de tombeaux et entrecoupées de lacs armers, le séparent des Kirguis, peuple nomade et idolâtre. A gauche il est borné par l'Irtish, qui va se perdre, après de nombreux détours, sur les frontières de la Chine, et à droite par le Tobol. Les rives de ce fleuve sont nues et stériles; elles ne présentent à l'œil que des fragments de rocs brisés, entassés les uns sur les autres, et surmontés de quelques sapins; à leur pied, dans un angle du Tobol, on trouve le village domanial¹ de Saïmka; sa distance de Tobolsk est de plus de six cents verstes. Placé jusqu'à la dernière limite du cercle, au milieu d'un pays désert, tout ce qui l'entoure est sombre comme son soleil, et triste comme son climat.

Cependant le cercle d'Ischim est surnommé l'Italie de la Sibérie, parce qu'il a quelques jours d'été, et que l'hiver n'y dure que huit mois; mais il y est d'une rigueur extrême. Le vent du nord, qui souffle alors continuellement, arrive chargé des glaces des déserts arctiques, et en apporte un froid si pénétrant et si vif, que, dès le mois de septembre, le Tobol charrie² des glaces. Une neige épaisse tombe sur la terre, et ne la quitte plus qu'à la fin de mai. Il est vrai qu'alors, quand le soleil commence à la fondre, c'est une chose merveilleuse que la promptitude avec laquelle les arbres se couvrent de feuilles et les champs de verdure: deux ou trois jours suffisent à la nature pour faire épanouir toutes ses fleurs. On croirait presque entendre le bruit de la végétation; les chatons³ des bouleaux

νέφος ἐκτεινόμενον ἐπὶ τοῦ ὀρίζοντος καὶ ἐκπέμπον ποικιλοχρόους στήλας πυρός. ¹ domanial ἐκ τοῦ domaine, ἐθνικόν, (τοῦ ὁποίου αἱ γαῖαι εἰσὶν ἐθνικαί). ² Συμπαρασύρει. ³ Ἀνθήλη.

exhalent une odeur de rose; le cytise¹ velu s'empare de tous les endroits humides; des troupes de cigognes, de canards tigrés, d'oies du nord, se jouent à la surface des lacs; la grue blanche s'enfonce dans les roseaux des marais solitaires, pour y faire son nid, qu'elle natte industrieusement avec de petits joncs; et, dans les bois, l'écureuil volant, sautant d'un arbre à l'autre, et fendant l'air à l'aide de ses pattes et de sa queue chargée de laine, va ronger les bourgeons² des pins et le tendre feuillage des bouleaux. Ainsi, pour les êtres animés qui peuplent ces froides contrées, il est encore d'heureux jours; mais pour les exilés qui les habitent, il n'en est point.

La plupart de ces infortunés demeurent dans les villages qui bordent le fleuve, depuis Tobolsk jusqu'aux limites du cercle d'Ischim; d'autres sont relégués dans des cabanes, au milieu des champs. Le gouvernement fournit à la nourriture de quelques-uns; ceux qu'il abandonne vivent de leurs chasses d'hiver: presque tous sont en ces lieux l'objet de la pitié publique, et n'y sont désignés que par le nom de malheureux. A deux ou trois verstes de Saïmka, au milieu d'une forêt marécageuse et remplie de flaques d'eau,³ sur le bord d'un lac circulaire, profond et bordé de peupliers noirs et blancs, habitait une famille d'exilés. Elle était composée de trois personnes, d'un homme de quarante-cinq ans, de sa femme et de sa fille, belle et dans toute la fleur de la jeunesse.

Renfermée dans ce désert, cette famille n'avait de communication avec personne; le père allait tout seul à la chasse; jamais il ne venait à Saïmka, jamais on n'y avait vu ni sa femme ni sa fille: hors une pauvre paysanne tartare qui les servait, nul être au monde ne pouvait entrer dans leur cabane. On ne connaissait ni leur naissance, ni la cause de leur châtimeut; le gouverneur de Tobolsk en avait seul le secret, et ne l'avait pas même confié au lieutenant de sa juridiction éta-

¹ Κύτισος. ² Φύτρον. ³ Λάκκων ὕδατος.

bli à Saimka. En mettant ces exilés sous sa surveillance, il lui avait seulement recommandé de leur fournir un logement com-
mode, un petit jardin, de la nourriture et des vêtements; mais
d'empêcher qu'ils n'eussent aucune communication au dehors,
et surtout d'intercepter¹ sévèrement toutes les lettres qu'ils ha-
sarderaient de faire passer à la cour de Russie.

Tant d'égards d'un côté, et de l'autre tant de rigueur et de
mystère, faisaient soupçonner que le simple nom de Pierre
Springer, qu'on donnait à l'exilé, cachait un nom plus illustre,
une infortune éclatante, un grand crime peut-être, ou peut-être
une grande injustice.

Mais tous les efforts pour pénétrer ce secret ayant été inu-
tiles,² bientôt la curiosité s'éteignit, et l'intérêt avec elle. On
cessa de s'occuper d'infortunés qu'on ne voyait point, et on
finit même par les oublier tout à-fait: seulement, lorsque quel-
ques chasseurs se répandaient dans la forêt, et parvenaient
jusque sur les bords du lac, s'ils demandaient le nom des ha-
bitants de cette cabane: Ce sont des malheureux, leur répon-
dait-on. Alors ils n'en demandaient pas davantage, et s'éloi-
gnaient émus de pitié, en se disant au fond du cœur: Dieu veu-
ille les rendre un jour à leur patrie! Pierre Springer avait bâti
lui-même sa demeure; elle était en bois de sapin et couverte
de paille; des masses de rochers la garantissaient³ des rafales
du vent du nord et des inondations du lac. Ces rochers, d'un
granit tendre, réfléchissaient⁴ en s'exfoliant⁵ les rayons du soleil;
dans les premiers jours du printemps, on voyait sortir de leurs
fentes des familles de champignons, les uns d'un rose pâle,
les autres couleur de soufre ou d'un bleu azuré, pareils à ceux
du lac Baikal; et, dans les cavités où les ouragans avaient jeté
un peu de terre, des jets de pins et de sorbiers s'empressaient
d'enfoncer leurs racines et d'élever leurs jeunes rameaux.

¹ Νὰ παρεμποδίση. ² Κατασταθεισῶν ἀνοφελῶν. ³ Τὴν ἐπροφύλαττον. ⁴ Ἀντηνέκλουν. ⁵ Ἐκλεπιζόμενοι.

Du côté méridional du lac, la forêt n'était plus qu'un taillis clair semé, qui laissait apercevoir des landes immenses, couvertes d'un grand nombre de tombeaux: plusieurs avaient été pillés, et des ossements de cadavres étaient épars tout autour; reste d'une ancienne peuplade qui serait demeurée éternellement dans l'oubli, si des bijoux d'or, renfermés avec elle au sein de la terre, n'avaient révélé son existence à l'avarice.

A l'est¹ de cette grande plaine, une petite chapelle de bois avait été élevée par des chrétiens; on remarquait que, de ce côté, les tombeaux avaient été respectés, et que, devant cette croix qui rapelle toutes les vertus, l'homme n'avait point osé profaner la cendre des morts. C'est dans ces landes ou steppes, nom qu'elles portent en Sibérie, que, durant le long et rude hiver de ce climat, Pierre Springer passait toutes ses matinées à la chasse: il tuait des élans² qui se nourrissent des jeunes feuilles de trembles³ et de peupliers. Il attrapait quelquefois des martes zibelines,⁴ assez rares dans ce canton, et plus souvent des hermines,⁵ qui y sont en grand nombre; du prix de leur fourrure, il faisait venir de Tobolsk, des meubles commodes et agréables pour sa femme, et des livres pour sa fille. Les longues soirées étaient employées à l'instruction de la jeune Élisabeth. Souvent assise entre ses parents, elle leur lisait tout haut des passages d'histoire; Springer arrêtait son attention sur tous les traits qui pouvaient élever son âme; et sa mère, Phédora, sur tous ceux qui pouvaient l'attendrir. L'un lui montrait toute la beauté de la gloire et de l'héroïsme, l'autre tout le charme des sentiments pieux et de la bonté modeste. Son père lui disait ce que la vertu a de grand et de sublime; sa mère, ce qu'elle a de consolant et d'aimable: le premier lui apprenait comment il la faut révéler, celle-ci comment il la faut

¹ Πρὸς ἀνατολάς. ² élan ἄλκη, ἔλαφος τῶν βορείων κλιμάτων. ³ Εἶδος λεύκης. ⁴ Σίμων, ζῶον τῆς Σιβηρίας τοῦ ὁποῦ το δέρμα χρησιμεύει διὰ σισύρας. ⁵ Κακοῦμι (ὡς)

chérir. De ce concours de soins, il résulta un caractère courageux, sensible, qui, réunissant l'extraordinaire énergie de Springer à l'angélique douceur de Phédora, fut tout à la fois¹ noble et fier comme tout ce qui vient² de l'honneur, et tendre et dévoué comme tout ce qui vient de l'amour.

Mais, quand les neiges commençaient à fondre, et qu'une légère teinte³ de verdure s'étendait sur la terre, alors la famille s'occupait en commun des soins du jardin : Springer labourait les plates-bandes;⁴ Phédora préparait les semences, et Élisabeth les confiait à la terre. Leur petit enclos⁵ était entouré d'une palissade d'aunes, de cornouillers blancs, et de bourdaine, espèce d'arbrisseau fort estimé en Sibérie, parce que sa fleur est la seule qui exhale quelque parfum. Au midi, Springer avait pratiqué une espèce de serre,⁶ où il cultivait, avec un soin particulier, certaines fleurs inconnues à ce climat; et, quand venait le moment de leur fleuraison, il les montrait à sa femme, et en ornait le front de sa fille, en lui disant : «Élisabeth, pare-toi des fleurs de ta patrie, elles te ressemblent; comme toi elles s'embellissent dans l'exil. Ah! puisses-tu n'y pas mourir comme elles!»

Hors ces instants d'une douce émotion, il était toujours silencieux et grave: on le voyait demeurer des heures entières enseveli dans une profonde rêverie, assis sur le même banc, les yeux tournés vers le même point, poussant de profonds soupirs que les caresses de sa femme ne calmaient pas, et que la vue de sa fille rendait plus amers. Souvent il la prenait dans ses bras, la pressait étroitement sur son cœur, et puis tout-à-coup, la rendant à sa mère, il s'écriait: «Emmène, emmène cette enfant, Phédora; sa détresse, la tienne, me feront mourir. Ah! pourquoi as-tu voulu me suivre? si tu m'avais laissé seul ici, si tu ne portais pas la moitié de mes maux, si je te savais tran-

¹ Ταύτοχρόνως. ² Προέρχεται. ³ Χροιά. ⁴ Πρασιά (βραγιά). ⁵ Περιβόλος, κήπος περιπεφραγμένος. ⁶ Θερμοκήπιον.

quille et honorée dans ta patrie, il me semble que je vivrais dans ce désert sans me plaindre.» A ces mots, la tendre Phédora fondait en larmes; ses regards, ses paroles, ses actions, tout en elle décelait¹ le profond amour qui l'attachait à son époux. Elle n'aurait pu vivre un seul jour loin de lui, ni se trouver malheureuse quand ils étaient toujours ensemble. Dans leur ancienne fortune, peut-être que de grandes dignités, d'illustres et dangereux emplois le tenaient souvent éloigné d'elle; dans l'exil, ils ne se quittaient plus. Ah! si elle avait pu ne pas s'affliger du chagrin de son époux, peut-être aurait-elle aimé leur exil.

Phédora, quoique âgée de plus de trente ans, était belle encore; également dévouée à son époux, à sa fille, et à son Dieu, ces trois amours avaient gravé sur son front des charmes que le temps n'efface point. On y lisait qu'elle avait été créée pour aimer avec innocence, et qu'elle remplissait² sa destinée. Elle s'occupait à préparer elle-même les mets qui plaisaient le plus à son époux; attentive à ses moindres désirs, elle cherchait dans ses yeux ce qu'il allait vouloir, pour l'avoir fait avant qu'il l'eût demandé. L'ordre, la propreté, l'aisance même, régnaient dans leur petite demeure. La plus grande pièce servait de chambre aux deux époux; un grand poêle l'échauffait; les murs enfumés étaient ornés de quelques broderies et de divers dessins de la main de Phédora et de sa fille; les fenêtres étaient en carreaux de verre, luxe³ assez rare dans ce pays, et qu'on devait au produit des chasses de Springer. Deux cabinets composaient le reste de la cabane: Elisabeth couchait dans l'un; l'autre était occupé par la jeune paysanne tartare, et par tous les ustensiles de cuisine⁴ et les instruments du jardinage.

Ainsi la semaine se passait dans ces soins intérieurs, soit à tisser des étoffes avec des peaux de rennes, ou à les doubler⁵

¹ Ἐφανερώωνε. ² Ἐξεπλήρου. ³ Πολυτέλειε. ⁴ Μαγειρικὰ σκεύη. ⁵ Ὑπενδύειν.

avec d'épaisses fourrures; mais quand le dimanche arrivait, Phédora soupirait tout bas de ne pouvoir assister à l'office divin,¹ et passait une partie de ce jour en prières. Prosternée devant Dieu et devant une image de saint Basile, pour lequel elle avait une profonde vénération, elle les invoquait en faveur des objets de sa tendresse; et, si chaque jour sa dévotion devenait plus vive, c'est qu'elle avait toujours éprouvé qu'à la suite de ces pieux exercices son cœur, plus éloquent, savait mieux trouver les pensées et les expressions qui pouvaient consoler son époux.

Élevée dans ces bois sauvages depuis l'âge de quatre ans, la jeune Élisabeth ne connaissait point d'autre patrie: elle trouvait dans celle-ci de ces beautés que la nature offre encore, même dans les lieux qu'elle a le plus maltraités, et de ces plaisirs simples que les cœurs innocents goûtent partout. Elle s'amusait à grimper sur les rochers qui bordaient le lac, pour y prendre des œufs d'éperviers et de vautours blancs, qui y font leurs nids pendant l'été. Souvent elle attrapait des ramiers au filet, et en remplissait une volière; d'autres fois elle pêchait des corrasins² qui vont par bandes, et dont les écailles pourprées, collées les unes contre les autres, paraissaient à travers les eaux du lac comme des couches de feu recouvertes d'un argent liquide. Jamais, durant son heureuse enfance, il ne lui vint dans la pensée qu'il pouvait y avoir un sort plus fortuné que le sien. Sa santé se fortifiait par le grand air, sa taille se développait par l'exercice, et sur son visage, où reposait la paix de l'innocence, on voyait chaque jour naître un agrément de plus. Ainsi, loin du monde et des hommes, croissait en beauté cette jeune vierge pour les yeux seuls de ses parents, pour l'unique charme de leur cœur: semblable à la fleur du désert, qui ne s'épanouit qu'en présence du soleil, et ne se pare pas moins

¹ Ἐπερὰ ἀκολουθία. ² corrasin ἢ μᾶλλον carassin εἶδος κυπρίνου, ἰχθῦς ποτάμιος καὶ λιμναῖος.

de vives couleurs,¹ quoiqu'elle ne puisse être vue que par l'astre à qui elle doit la vie.

Il n'y a d'affections tendres et profondes que celles qui se concentrent sur peu d'objets: aussi Élisabeth, qui ne connaissait que ses parents, et n'aimait qu'eux seuls dans le monde, les aima avec passion; ils étaient tout pour elle: les protecteurs de sa faiblesse, les compagnons de ses jeux, et son unique société. Elle ne savait rien qu'ils ne lui eussent appris: ses amusements, ses talents, son instruction, elle leur devait tout; et, voyant que tout lui venait d'eux, et que par elle-même elle ne pouvait rien, elle se plaisait dans une dépendance qu'ils ne lui faisaient sentir que par des bienfaits. Cependant, quand la jeunesse succéda à l'enfance, et que la raison commença à se développer, elle s'aperçut des larmes de sa mère, et vit que son père était malheureux. Plusieurs fois elle les conjura de lui en dire la cause, et ne put en obtenir d'autre réponse, sinon qu'ils pleuraient leur patrie; mais pour le nom de cette patrie et le rang qu'ils y occupaient, ils ne le lui confièrent jamais, ne voulant pas exciter de douloureux regrets dans son âme, en lui apprenant de quelle hauteur ils avaient été précipités dans l'exil. Mais, depuis le moment qu'Élisabeth eut découvert la tristesse de ses parents, ses pensées ne furent plus les mêmes, et sa vie changea entièrement. Les plaisirs dont elle amusait son innocence perdirent tout leur attrait; sa basse-cour fut négligée; elle oublia ses fleurs, et cessa d'aimer ses oiseaux. Quand elle venait sur le bord du lac, ce n'était plus pour jeter l'hameçon, ou naviguer dans sa petite nacelle, mais pour se livrer à de longues méditations, et réfléchir à un projet qui était devenu l'unique occupation de son esprit et de son cœur. Quelquefois, assise sur la pointe d'un rocher, les yeux fixés sur les eaux du lac, elle songeait aux larmes de ses parents et aux moyens de les tarir: ils pleuraient une patrie.

¹ Στολίζεται διὰ ζωηρῶν ἐπίσης χρωμάτων καί τοι.

Élisabeth ne savait point qu'elle était cette patrie ; mais, puisqu'ils étaient malheureux loin d'elle, ce qui lui importait était bien moins de la connaître que de la leur rendre. Alors elle levait les yeux au ciel pour lui demander du secours, et demeurait abîmée dans une si profonde rêverie, que souvent la neige tombant par flocons,¹ et le vent soufflant avec violence, ne pouvaient l'en arracher. Cependant ses parents l'appelaient-ils, aussitôt elle entendait leur voix, descendait légèrement du sommet des rochers, et venait recevoir des leçons de son père, et aider sa mère aux soins du ménage ; mais, auprès d'eux comme en leur absence, en s'occupant d'une lecture comme en tenant l'aiguille, dans le sommeil et dans la veille, une seule et unique pensée la poursuivait toujours ; elle la gardait religieusement au fond de son cœur, décidée à ne la révéler que quand elle serait au moment de partir.

Oui, elle voulait partir, elle voulait s'arracher des bras de ses parents, pour aller seule à pied jusqu'à Pétersbourg demander la grâce de son père : tel était le hardi dessein qu'elle avait conçu,² telle était la téméraire entreprise dont ne s'effrayait point une jeune fille timide. En vain elle entrevoyait de grands obstacles, la force de sa volonté, le courage de son cœur et sa confiance en Dieu la rassuraient, et lui répondaient qu'elle triompherait de tout. Cependant, quand son projet prit un caractère moins vague, et qu'elle cessa d'y réfléchir pour songer à l'exécuter, son ignorance l'effraya un peu : elle ne savait seulement pas la route du village le plus voisin ; elle n'était jamais sortie de la forêt : comment trouverait-elle son chemin jusqu'à Pétersbourg ? Comment se ferait-elle entendre³ en voyageant au milieu de tant de peuples dont la langue lui était inconnue ? Il lui faudrait toujours vivre d'aumônes. Pour s'y résoudre, elle appelait à son aide l'humilité qu'elle tenait de

¹ Πέπτουσα κατὰ νιφάδας. ² Τὸ ὅποιον εἶχε συλλάβει.
³ Πῶς θὰ ἐγίνετο κκταληπτή.

la religion de sa mère ; mais elle avait si souvent entendu son père se plaindre de la dureté des hommes, qu'elle appréhendait beaucoup le malheur d'avoir à solliciter leur pitié. Elle connaissait trop la tendresse de ses parents pour se flatter qu'ils faciliteraient son départ ; ce n'était pas à eux qu'elle pouvait avoir recours. Mais à qui s'adresser dans ce désert où elle vivait séparée du reste du monde ? et, dans cette cabane dont l'entrée était interdite à tous les humains, comment attendre un appui ? Cependant elle ne désespéra pas d'en trouver un : le souvenir d'un accident dont son père avait pensé être¹ la victime lui rappela qu'il n'est point de lieu si sauvage où la Providence ne puisse entendre les prières des malheureux et leur envoyer des secours.

¹ Μικρού δεῖν.

VOLTAIRE.

Ὁ Φραγκίσκος Ἀρονέτος Βολταῖρος (1694—1778) ἐπῆρξεν ὁ εἰφρόστατος καὶ γοιμώτατος τῶν Γάλλων ποιητῶν καὶ λογογράφων τοῦ 17^{ου} αἰῶρος. Ἐγραψε δύο ἐπικά ποιήματα τὴν Ἑρριάδα καὶ τὴν Παρθένον τῆς Ἀθηναίας, πολυαριθμοὺς δὲ τραγωδίας καὶ κωμωδίας. Πεζὰ διηγήματα τὴν Ἱστορίαν τῆς Ῥωσσίας ἐπὶ Πέτρου τοῦ Μεγάλου, τῆς Γαλλίας ἐπὶ Λουδοβίκου 14^{ου}, τὴν Ἱστορίαν Καρόλου 12^{ου} τῆς Σουηδίας, πραγματείας περὶ ἠθῶν καὶ τοῦ τῶν ἔθνῶν, φιλοσοφικῶν λεξικῶν, καὶ ἄλλα ἐπιστημονικὰ καὶ ἱστορικὰ συγγράμματα.

HISTOIRE DE CHARLES XII.

Charles,¹ avec ses dix-huit mille Suédois, n'avait perdu ni le dessein ni l'espérance de pénétrer jusqu'à Moscou. Il alla, vers la fin de mai, investir Pultava, sur la rivière Vorskla, à treize grandes lieues² du Borysthène; il se mit à assiéger la ville avec toutes ses troupes de Zaporaviens, de Cosaques, de Valaques, qui, joints à ses dix huit mille Suédois, faisaient une armée d'environ trente mille hommes, mais une armée délabrée, manquant de tout. Le czar avait fait de Pultava un magasin. Si le roi le prenait, il se rouvrait le chemin de Moscou, et pouvait au moins attendre dans l'abondance de toutes choses les secours qu'il espérait encore de Suede, de Livonie, de Poméranie, et de Pologne. Sa seule ressource étant donc dans la prise de Pultava, il en pressa le siège avec ardeur. Mazeppa, qui avait des intelligences dans la ville, l'assura qu'il en serait bientôt le maître: l'espérance renaissait dans l'armée; les soldats regardaient la prise de Pultava comme la fin de toutes leurs misères.

¹ Κάρολος 12^{ος} βασιλεὺς τῆς Σουηδίας. ² Ἀπέχουσιν δέκα τρεῖς πλήρεις λεύγας τοῦ Βορυσθένους.

Le roi s'aperçut, dès le commencement du siège, qu'il avait enseigné l'art de la guerre à ses ennemis. Le prince Menzikoff, malgré toutes ses précautions, jeta du secours dans la ville: la garnison par ce moyen se trouva forte de près¹ de cinq mille hommes.

On faisait des sorties,² et quelquefois avec succès; on fit jouer une mine;³ mais ce qui rendait la ville imprenable, c'était l'approche du czar, qui s'avancait avec soixante et dix mille combattants. Charles XII alla les reconnaître le 27 mai, jour de sa naissance, et battit un de leurs détachements: mais comme il retournait à son camp, il reçut un coup de carabine, qui lui perça la botte, et lui fracassa⁴ l'os du talon. On ne remarqua pas sur son visage le moindre changement qui pût faire soupçonner qu'il était blessé: il continua à donner tranquillement ses ordres, et demeura encore près de six heures à cheval. Un de ses domestiques s'apercevant que le soulier de la botte du prince était tout sanglant, courut chercher des chirurgiens: la douleur du roi commençait à être si cuisante qu'il fallut l'aider à descendre de cheval, et l'emporter dans sa tente. Les chirurgiens visiterent sa plaie: ils furent d'avis de lui couper la jambe. La consternation de l'armée était inexprimable. Un chirurgien, nommé Neuman, plus habile et plus hardi⁵ que les autres, assura qu'en faisant de profondes incisions, il sauverait la jambe du roi. «Travaillez donc tout-à l'heure,⁶ » lui dit le roi; taillez hardiment; ne craignez rien». Il tenait lui-même sa jambe avec les deux mains, regardant les incisions qu'on lui faisait, comme si l'opération⁷ eût été faite sur un autre.

Dans le temps même qu'on lui mettait un appareil⁸ il ordonna un assaut pour le lendemain; mais à peine avait-il donné cet ordre qu'on vint lui apprendre que toute l'armée enne-

¹ Περίπου. ² Ἐξόδος. ³ Ἀνετίναζαν ὑπόνομον. ⁴ Συνέτριψε.
⁵ Τολμηρότερος. ⁶ Ἀμέσως. ⁷ Ἐγχείρησις. ⁸ Ἐπίθεμα.

mie s'avancait sur lui. Il fallut alors prendre un autre parti.¹ Charles, blessé et incapable d'agir, se voyait entre le Borysthe-
ne et la rivière qui passe à Pultava, dans un pays désert, sans
places de sûreté, sans munitions, vis-à-vis une armée qui lui
coupait la retraite et les vivres. Dans cette extrémité il n'assem-
bla point de conseil de guerre, comme tant de relations² l'ont
débité; mais la nuit du 7 au 8 de juillet il fit venir le feld-
maréchal³ Renschild dans sa tente, et lui ordonna sans délibé-
ration, comme sans inquiétude, de tout disposer pour attaquer
le czar le lendemain. Renschild ne contesta point, et sortit
pour obéir. A la porte de la tente du roi il rencontra le comte
Piper, avec qui il était fort mal depuis long-temps, comme il
arrive⁴ souvent entre le ministre et le général: Piper lui de-
manda s'il n'y avait rien de nouveau. Non, dit le général froi-
dement, et passa outre⁵ pour aller donner ses ordres. Dès que
le comte Piper fut entré dans la tente: Renschild ne vous
a-t-il rien appris? lui dit le roi. Rien, répondit Piper: Hé
bien, je vous apprends donc, reprit le roi, que demain nous don-
nons bataille. Le comte Piper fut effrayé d'une résolution si
désespérée; mais il savait bien qu'on ne faisait jamais changer
son maître d'idée; il ne marqua⁶ son étonnement que par son
silence, et laissa Charles dormir jusqu'à la pointe du jour.

Ce fut le 8 juillet de l'année 1709 que se donna cette ba-
taille décisive de Pultava, entre les deux plus singuliers⁷ monar-
ques qui fussent alors dans le monde: Charles XII illustre par
neuf années de victoires, Pierre Alexiowitz par neuf années de
peines⁸ prises pour former des troupes égales aux troupes sué-
doises; l'un glorieux d'avoir donné des états, l'autre d'avoir
civilisé les siens; Charles aimant les dangers, et ne combattant
que pour la gloire, Alexiowitz ne fuyant point le péril, et ne

¹ Ἀπόφασιν. ² Ἐκθεσις, διήγησις. ³ Στρατάρχης. ⁴ Συμ-
βαίνει. ⁵ Ἐπροχώρησε (προσεπέρασε). ⁶ Ἐδειξε. ⁷ Πικροδό-
ξους. ⁸ Καταβλήθεισών προσπαθειῶν.

faisant la guerre que pour ses intérêts; le monarque suédois libéral par grandeur d'ame, le moscovite ne donnant jamais que par quelque vue;¹ celui-là d'une sobriété et d'une continence sans exemple, d'un naturel magnanime, et qui n'avait été barbare qu'une fois; celui-ci n'ayant pas dépouillé la rudesse de son éducation et de son pays, aussi terrible à ses sujets qu'admirable aux étrangers, et trop adonné à des excès qui ont même abrégé ses jours. Charles avait le titre d'Invincible, qu'un moment pouvait lui ôter; les nations avaient déjà donné à Pierre Alexiowitz le nom de Grand, qu'une défaite ne pouvait lui faire perdre, parcequ'il ne le devait pas à des victoires.

Pour avoir une idée nette de cette bataille, et du lieu où elle fut donnée, il faut se figurer Pultava au nord, le camp du roi de Suede au sud, tirant² un peu vers l'orient, son bagage derrière lui à environ un mille, et la riviere de Pultava au nord de la ville, coulant de l'orient à l'occident.

Le czar avait passé la riviere à une lieue de Pultava, du côté de l'occident, et commençait à former son camp.

A la pointe du jour les Suédois parurent hors de leurs tranchées avec quatre canons de fer pour toute artillerie;³ le reste fut laissé dans le camp avec environ trois mille hommes; quatre mille demeurèrent au bagage: de sorte que l'armée suédoise marcha aux ennemis⁴ forte d'environ vingt un mille hommes, dont il y avait environ seize mille Suédois.

Les généraux Renschild, Roos, Levenhaupt, Slipenbak, Horn, Sparre, Hamilton, le prince de Wirtemberg, parent du roi, et quelques autres, dont la plupart avaient vu la bataille de Narva, faisaient tous souvenir les officiers subalternes⁵ de cette journée où huit mille Suédois avaient détruit une armée de quatre-vingt mille Moscovites dans un camp retranché: les

¹ 'Επί τινι σκοπῷ. ² 'Εστραμένον. ³ 'Αντί παντός πυροβολικού. ⁴ 'Εβάδισε κατὰ τῶν ἐχθρῶν. ⁵ Κατωτέρους.

officiers le disaient aux soldats; tous s'encourageaient en marchant.

Le roi conduisait la marche, porté sur un brancard¹ à la tête de son infanterie. Une partie de la cavalerie s'avança par son ordre pour attaquer celle des ennemis; la bataille commença par cet engagement² à quatre heures et demie du matin: la cavalerie ennemie était à l'occident, à la droite du camp moscovite; le prince Menzicoff et le comte Golowin l'avaient disposée par intervalles entre des redoutes garnies de canons: le général Slipenbak, à la tête des Suédois, fondit sur cette cavalerie. Tous ceux qui ont servi dans les troupes suédoises savent qu'il était presque impossible de résister à la fureur de leur premier choc; les escadrons moscovites furent rompus et enfoncés:³ le czar⁴ accourut lui-même pour les rallier; son chapeau fut percé d'une balle de mousquet; Menzikoff eut trois chevaux tués sous lui: les Suédois crièrent victoire.

Charles ne douta pas que la bataille ne fût gagnée: il avait envoyé au milieu de la nuit le général Creuts avec cinq mille cavaliers ou dragons, qui devaient prendre les ennemis en flanc⁵ tandis qu'il les attaquerait de front; mais son malheur voulut que Creuts s'égarât, et ne parût point. Le czar, qui s'était cru perdu, eut le temps de rallier sa cavalerie: il fondit à son tour sur celle du roi, qui, n'étant point soutenue par le détachement de Creuts, fut rompue à son tour; Slipenbak même fut fait prisonnier dans cet engagement: en même temps soixante et douze canons tiraient du camp sur la cavalerie suédoise; et l'infanterie russe, ⁶ débouchant⁷ de ses lignes, venait attaquer celle de Charles.

Le czar détacha⁸ alors le prince Menzikoff pour aller se po-

¹ Φορεϊόν. ² Συμπλοκή. ³ Διεσχίσθησαν. ⁴ Καΐσαρ, οὕτως ὀνομάζονται οἱ αὐτοκράτορες τῆς Ρωσσίας. ⁵ Οἵτινες ἐμελλον νὰ προσβάλλουν τὸν ἐχθρὸν κατὰ πλευρὸν. ⁶ Νῦν λέγουσιν ῥωσσε. ⁷ Προχωροῦσα διὰ μίξ. ⁸ Ἀπέσπασε.

ster entre Pultava et les Suédois : le prince Menzikoff exécuta avec habileté et avec promptitude l'ordre de son maître; non seulement il coupa la communication entre l'armée suédoise et les troupes restées au camp devant Pultava, mais ayant rencontré un corps de réserve de trois mille hommes, il l'enveloppa et le tailla en pièces.¹ Si Menzikoff fit cette manœuvre de lui-même, la Russie lui dut son salut; si le czar l'ordonna, il était un digne adversaire de Charles XII. Cependant l'infanterie moscovite sortait de ses lignes, et s'avancait en bataille² dans la plaine: d'un autre côté la cavalerie suédoise se ralliait à un quart de lieue de l'armée ennemie; et le roi, aidé de son feld-maréchal Renschild, ordonnait tout pour un combat général.

Il rangea sur deux lignes ce qui lui restait de troupes,³ son infanterie occupant le centre, sa cavalerie les deux ailes. Le czar disposa son armée de même: il avait l'avantage du nombre et celui de soixante et douze canons, tandis que les Suédois ne lui en opposaient que quatre, et qu'ils commençaient à manquer de poudre.

L'empereur moscovite était au centre de son armée, n'ayant alors que le titre de major-général, et semblait obéir au général Czermetoff; mais il allait, comme empereur, de rang en rang, monté sur un cheval turc, qui était un présent du grand-seigneur, exhortant les capitaines et les soldats, et promettant à chacun des récompenses.

A neuf heures du matin la bataille recommença: une des premières volées⁴ du canon moscovite emporta les deux chevaux du brancard de Charles: il en fit atteler deux autres; une seconde volée mit le brancard en pièces, et renversa le roi: de vingt-quatre drabans⁵ qui se relayaient⁶ pour le porter, vingt et

¹ Κατέκοψε. ² Ἐν παρατάξει μάχης. ³ Ὅσα στρατεύματα τῷ ἔμμενον. ⁴ Ἐκπυρσοκροτήσεις. ⁵ Ἀχθοφόροι. ⁶ Συναλάσσοντο.

un furent tués. Les Suédois consternés s'ébranlèrent, et, le canon ennemi continuant à les écraser, la première ligne se replia¹ sur la seconde, et la seconde s'enfuit. Ce ne fut en cette dernière action² qu'une ligne de dix mille hommes de l'infanterie russe qui mit en déroute l'armée suédoise; tant les choses étaient changées!

Tous les écrivains suédois disent qu'il auraient gagné la bataille si on n'avait point fait de fautes; mais tous les officiers prétendent que c'en était une grande³ de la donner, et une plus grande encore de s'enfermer dans ces pays perdus, malgré l'avis des plus sages, contre un ennemi aguerrri, trois fois plus fort que Charles XII par le nombre d'hommes, et par les ressources qui manquaient aux Suédois. Le souvenir de Narva fut la principale cause du malheur de Charles à Pultava.

Déjà le prince de Wirtemberg, le général Renschild, et plusieurs officiers principaux étaient prisonniers, le camp devant Pultava forcé, et tout dans une confusion à laquelle il n'y avait plus de ressource. Le comte Piper avec quelques officiers de la chancellerie étaient sortis de ce camp, et ne savaient ni ce qu'ils devaient faire, ni ce qu'était devenu le roi; ils couraient de côté et d'autre dans la plaine: un major, nommé Bere, s'offrit de les conduire au bagage; mais les nuages de poussière et de fumée qui couvraient la campagne, et l'égarément d'esprit naturel dans cette désolation, les conduisirent droit⁴ sur la contrescarpe de la ville même, où ils furent tous pris par la garnison.

Le roi ne voulut point fuir, et ne pouvait se défendre. Il avait en ce moment auprès de lui le général Poniatowski, colonel de la garde suédoise du roi Stanislas, homme d'un mérite rare, que son attachement pour la personne de Charles avait engagé à le suivre en Ukraine sans aucun commandement.⁵ c'é-

¹ Υπεχώρησε. ² Συμπλοκή. ³ Ότι ήτο μέγα λάθος. ⁴ Κατ' εὐθείαν. ⁵ Χωρίς να ἔχη οὐδεμίαν διοίκησιν.

tait un homme qui, dans toutes les occurences¹ de sa vie, et dans les dangers où les autres n'ont tout au plus que de la valeur, prit toujours son parti sur-le-champ, et bien et avec bonheur: il fit signe à deux drabans, qui prirent le roi par-dessous les bras, et le mirent à cheval malgré les douleurs extrêmes de sa blessure.

Poniatowski, quoiqu'il n'eût point de commandement dans l'armée, devenu en cette occasion général par nécessité, rallia cinq cents cavaliers auprès de la personne du roi; les uns étaient des drabans, les autres des officiers, quelques uns de simples cavaliers: cette troupe rassemblée, et ranimée par le malheur de son prince, se fit jour à travers² plus de dix régiments moscovites, et conduisit Charles au milieu des ennemis l'espace d'une lieue, jusqu'au bagage de l'armée suédoise.

Le roi fuyant et poursuivi eut son cheval tué sous lui; le colonel Gieta, blessé et perdant tout son sang, lui donna le sien. Ainsi on remit deux fois à cheval dans sa fuite ce conquérant qui n'avait pu y monter pendant la bataille.

Cette retraite étonnante était beaucoup dans un si grand malheur; mais il fallait fuir plus loin: on trouva dans le bagage le carosse du comte Piper; car le roi n'en eut jamais depuis qu'il sortit de Stockholm: on le mit dans cette voiture, et l'on prit avec précipitation la route du Borysthene. Le roi, qui, depuis le moment où on l'avait mis à cheval jusqu'à son arrivée au bagage, n'avait pas dit un seul mot, demanda alors ce qu'était devenu le comte Piper. Il est pris avec toute la chancellerie, lui répondit-on. Et le général Renschild, et le duc de Wirtemberg? ajouta-t-il. Ils sont aussi prisonniers, lui dit Poniatowski. «Prisonniers chez des Russes! reprit Charles, en haussant les épaules; allons donc, allons plutôt chez les »Tures». On ne remarquait pourtant point d'abattement sur son visage; et quiconque l'eût vu alors, et eût ignoré son état,

¹ Περιστάσεις. ² Διέσχισε. ³ Εύφρωνιόν.

n'eût point soupçonné qu'il était vaincu et blessé.

Pendant qu'il s'éloignait les Russes saisirent son artillerie dans le camp devant Pultava, son bagage, sa caisse militaire, où ils trouvèrent six millions en espèces,¹ dépouilles des Polonais et des Saxons. Près de neuf mille hommes suédois ou cosaques furent tués dans la bataille; environ six mille furent pris. Il restait encore environ seize mille hommes, tant suédois et polonais que cosaques, qui fuyaient vers le Borysthène, sous la conduite du général Levenhaupt; il marcha d'un côté avec les troupes fugitives: le roi alla par un autre chemin avec quelques cavaliers. Le carrosse où il était rompit dans la marche; on le remit à cheval. Pour comble de disgrâce il s'égara pendant la nuit dans un bois; là, son courage ne pouvant plus suppléer² à ses forces épuisées, les douleurs de sa blessure devenues plus insupportables par la fatigue, son cheval étant tombé de lassitude, il se coucha quelques heures au pied d'un arbre, en danger d'être surpris à tout moment par les vainqueurs qui le cherchaient de tous côtés.

Enfin, la nuit du 9 au 10 juillet, il se trouva vis-à-vis le Borysthène: Levenhaupt venait d'arriver avec les débris de l'armée: les Suédois, revirent avec une joie mêlée de douleur leur roi qu'ils croyaient mort. L'ennemi approchait, on n'avait ni pont pour passer le fleuve, ni temps pour en faire, ni poudre pour se défendre, ni provisions pour empêcher de mourir de faim une armée qui n'avait mangé depuis deux jours. Cependant les restes de cette armée étaient des Suédois, et ce roi vaincu était Charlet XII. Presque tous les officiers croyaient qu'on attendrait là de pied ferme³ les Russes, et qu'on périrait ou qu'on vaincrait sur le bord du Borysthène. Charles eût pris sans doute cette résolution s'il n'eût été accablé de faiblesse: sa plaie suppurait, il avait la fièvre; et on a remarqué que la plupart des hommes les plus intrépides perdent dans la

¹ Εἰς μετρητά. ² Ν' ἀναπληρώσῃ. ³ Ἀκλονήτως.

fièvre de la suppuration cet instinct de valeur¹ qui, comme les autres vertus, demande une tête libre. Charles n'était plus lui-même; c'est ce qu'on m'a assuré,² et qui est plus vraisemblable. On l'entraîna comme un malade qui ne se connaît plus. Il y avait encore par bonheur une mauvaise calèche qu'on avait amenée à tout hasard³ jusqu'en cet endroit; on l'embarqua sur un petit bateau: le roi se mit dans un autre avec le général Mazeppa. Celui-ci avait sauvé plusieurs coffres pleins d'argent; mais le courant étant trop rapide, et un vent violent commençant à souffler, ce Cosaque jeta plus des trois quarts de ses trésors dans le fleuve pour soulager le bateau. Mullern, chancelier du roi, et le comte Poniatowski, homme plus que jamais⁴ nécessaire au roi par les ressources que son esprit lui fournissait dans les disgrâces, passèrent dans d'autres barques avec quelques officiers. Trois cents cavaliers, et un très grand nombre de Polonais et de Cosaques, se fiant sur la bonté de leurs chevaux, hasardèrent de passer le fleuve à la nage: leur troupe bien serrée résistait au courant, et rompait les vagues; mais tous ceux qui s'écartèrent un peu au-dessous furent emportés et abymés⁵ dans le fleuve. De tous les fantassins qui risquèrent le passage aucun n'arriva à l'autre bord.

Tandis que les débris de l'armée étaient dans cette extrémité,⁶ le prince Menzikoff s'approchait avec dix mille cavaliers, ayant chacun un fantassin en croupe. Les cadavres des Suédois morts dans le chemin, de leurs blessures,⁷ de fatigue, et de faim, montraient assez au prince Menzikoff la route qu'avait prise le gros⁸ de l'armée fugitive: le prince envoya au général suédois un trompette⁹ pour lui offrir une capitulation; quatre officiers généraux furent aussitôt envoyés par Leven-

¹ Τὴν ἔμφυτον ταύτην ἀνδρείαν. ² Τοῦτο μοι ἐβεβαίωσεν. ³ Διὰ πᾶσαν περίστασιν. ⁴ Ὑπὲρ ποτε. ⁵ Περσέσθησαν καὶ ἐβυθίσθησαν. ⁶ Εἰς τὸν ἔσχατον τοῦτον κίνδυνον. ⁷ Ἐκ τῶν πληγῶν των. ⁸ Τὸ ὄλον σῶμα. ⁹ Σκληπιγὰτήν.

haupt pour recevoir la loi du vainqueur. Avant ce jour seize mille soldats du roi Charles XII eussent attaqué toutes les forces de l'empire moscovite, et eussent péri jusqu'au dernier plutôt que de se rendre; mais après une bataille perdue, après avoir fui pendant deux jours, ne voyant plus leur prince, qui était contraint de fuir lui-même, les forces de chaque soldat étant épuisées, leur courage n'étant plus soutenu par aucune espérance, l'amour de la vie l'emporta sur l'intrépidité. ¹Il n'y eut que le colonel Troutferte qui voyant approcher les Moscovites, s'ébraula avec un bataillon suédois pour les charger, espérant entraîner le reste des troupes; mais Levenhaupt fut obligé d'arrêter ce mouvement inutile. La capitulation fut achevée; cette armée entière fut faite prisonnière de guerre. Quelques soldats, désespérés de tomber entre les mains des Moscovites, se précipitèrent dans le Borysthène; deux officiers du régiment de ce brave Troutferte s'entretuèrent; le reste fut fait esclave. Ils défilèrent tous en présence du prince Menzikoff, mettant les armes à ses pieds, comme trente mille Moscovites avaient fait neuf ans auparavant devant le roi de Suède à Narva. Mais, au lieu que ²le roi avait alors renvoyé tous ces prisonniers Moscovites, qu'il ne craignait pas, les czar retint les Suédois pris à Pultava.

Ces malheureux furent dispersés depuis dans les états du czar, mais particulièrement en Sibérie, vaste province de la grande Tartarie, qui, du côté de l'orient, s'étend jusqu'aux frontières de l'empire chinois. Dans ce pays barbare, où l'usage ³du pain n'était pas même connu, les Suédois, devenus ingénieux par le besoin, y exercèrent les métiers et les arts dont ils pouvaient avoir quelque teinture. ⁴Alors toutes les distinctions que la fortune met entre les hommes furent bannies: l'officier qui ne put exercer aucun métier fut réduit à fendre et à porter le

¹ Ὑπερίσχυσε τῆς ἀνδρείας. ² Ἐνθ. ³ Ἡ χρῆσις. ⁴ Ἐλαφρὰν τινὰ γνῶσιν.

bois du soldat devenu tailleur, drapier, menuisier, ou maçon, ou orfèvre, et qui gagnait de quoi subsister. Quelques officiers devinrent peintres, d'autres architectes : il y en eut qui enseignèrent les langues, les mathématiques ; ils y établirent même des écoles publiques, qui avec le temps devinrent si utiles et si connues qu'on y envoyait des enfants de Moscou.

Le comte Piper, premier ministre du roi de Suède, fut longtemps enfermé à Pétersbourg. Le czar était persuadé, comme¹ le reste de l'Europe, que ce ministre avait vendu son maître au duc de Marlborough, et avait attiré sur la Moscovie les armes de la Suède qui auraient pu pacifier l'Europe : il lui rendit sa captivité plus dure. Ce ministre mourut quelques années après en Moscovie, peu secouru par sa famille qui vivait à Stockholm dans l'opulence, et plaignait inutilement par son roi, qui ne voulut jamais s'abaisser à offrir pour son ministre une rançon qu'il craignait que le czar n'acceptât pas ; car il n'y eut jamais de cartel d'échange entre Charles et le czar.

L'empereur moscovite, pénétré d'une joie qu'il ne se mettait pas en peine de dissimuler, recevait sur le champ de bataille les prisonniers qu'on lui amenait en foule, et demandait à tout moment : Où est donc mon frère Charles ?

Il fit aux généraux suédois l'honneur de les inviter à sa table. Entre autres questions qu'il leur fit, il demanda au général Renschild à combien² les troupes du roi son maître pouvaient monter avant la bataille. Renschild répondit que le roi seul en avait la liste, qu'il ne communiquait à personne ; mais que pour lui il pensait que le tout pouvait aller à environ trente mille hommes ; savoir³ dix-huit mille Suédois, et le reste Cosaques. Le czar parut surpris, et demanda comment ils avaient pu hasarder de pénétrer dans un pays si reculé, et d'assiéger Pultava avec ce peu de monde. Nous n'avons pas toujours été consultés, reprit le général suédois ; mais, comme fidèles servi-

¹ Καθώς και ἡ...² Εἰς ποῖον ἀριθμὸν. ³ Τοῦτέστι,

teurs, nous avons obéi aux ordres de notre maître, sans jamais y contredire. Le czar se tourna à cette réponse vers quelques uns de ses courtisans autrefois soupçonnés d'avoir trempé dans¹ des conspirations contre lui : « Ah ! dit-il, voilà comme il faut servir son souverain ». Alors prenant un verre de vin : « A la santé, dit-il, de mes maîtres dans l'art de la guerre ». Renschild lui demanda qui étaient ceux qu'il honorait d'un si beau titre. « Vous, messieurs les généraux suédois », reprit le czar. « Votre majesté est donc bien ingrate, reprit le comte, d'avoir tant maltraité ses maîtres ». Le czar, après le repas, fit rendre les épées à tous les officiers-généraux, et les traita² comme un prince qui voulait donner à ses sujets des leçons de générosité et de la politesse qu'il connaissait. Mais ce même prince qui traita si bien les généraux suédois, fit rouer³ tous les Cosaques qui tombèrent dans ses mains.

¹ Ὅτι ἐγένοντο συνένοχοι. ² Τοὺς μετεχειρίσθη. ³ Ἐβξ-
σάνισεν (ἐπὶ τοῦ τροχοῦ).